N° 211 1er Avril 1937

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Le parfait Adorateur

> « De toute éternité il y avait bien un Dieu infiniment adorable, mais il n'y avait pas encore un adorateur infini... Vous êtes maintenant, ô Jésus, ce serviteur infini en puissance, en qualité, en dignité, pour satisfaire pleinement à ce devoir et pour rendre ce divin hommage. »
>
> (Bérulle, *Œuvres*, p. 183.)

Malgré les apparences qui lui voilent le réel, la créature a toujours ressenti son incapacité foncière de louer Dieu comme il convient. Après la chute originelle, qui accentua encore ce sentiment d'insuffisance, l'homme appela de tous ses vœux le Messie qui devait réparer toutes choses et donner au culte divin sa perfection indéfectible. Qu'on se rappelle l'impatiente attente des prophètes. Pendant les siècles qui précédèrent la venue du

Verbe, chacun d'eux, l'un après l'autre, était à son poste, essayant de percer l'obscurité de la nuit, et regardant sans trêve pour surprendre les lueurs de l'aurore. « Je me tiendrai en vigie, dit l'un d'eux, mes pieds ne quitteront pas le sommet de la tour, et je veillerai pour saisir les paroles qui me seront adressées. Car, pour le moment, la vision est encore loin, mais elle paraîtra à la fin; si elle tarde encore, attendez, car elle ne trompera pas votre attente (1). » Un autre s'écrie : « O Dieu, ô mon Dieu, pour toi je veillerai dès l'aube du jour. De toi mon âme a soif, au milieu du désert, là où il n'y a ni route ni source d'eau vive (2). » Et cet autre enfin : « Oh ! puisses-tu fendre les cieux et descendre vers nous ! Les montagnes fondront en ta présence, elles fondront comme sous l'action du feu; les eaux deviendront brûlantes. Et, depuis le commencement du monde, l'œil n'a pu voir, ô mon Dieu, les merveilles que tu as préparées pour ceux qui, dans l'attente, à toi sont attachés (3). »

A ce lyrisme des prophètes répondra, bien des siècles plus tard, le lyrisme de l'École française, qui chantera la réalisation, dans le temps, des promesses divines. C'est avec enthousiasme que Bérulle et ses disciples entonneront l'hymne de louange aux merveilles qui ont précédé et suivi la naissance de Jésus :

> Voilà l'œuvre des œuvres de l'Éternel, voilà l'œuvre aussi éternelle; car tant que Dieu sera Dieu, il sera joint à la nature créée, et d'un lien très intime et indissoluble. Voilà la première sortie du Verbe éternel; voilà son premier pas hors du sein de son Père, pour entrer au sein de la Vierge... Contemplons-le en cette première sortie dont il

(1) Hab., II, 1-3.
(2) Ps. LXX, 2-3.
(3) Isaïe, LXIV, 1-4.

est dit en saint Jean, *Ego a Deo exivi*, et en ce premier état de sa vie nouvelle et voyagère. Adorons l'état et les actions de sa vie nouvelle (1).

« Sortie... État », voilà des expressions qui paraîtront sans doute obscures à première vue. Avouons, en effet, que ces élévations lyriques sont quelque peu métaphysiques. Mais il faut se résigner. Les plus nobles accents de nos maîtres de la spiritualité du XVII[e] siècle prennent leur essor de la dogmatique chrétienne. Celle-ci ne saurait être simple, pas plus que ne l'est un mystère. Nos dogmes ne s'expliquent pas comme des réalités matérielles; l'élément surnaturel y intervient sans cesse avec ce qu'il a de mystérieux pour l'homme. On n'épuise pas l'action divine comme un problème géométrique. Dieu ne se laisse pas emprisonner dans des formules adéquates, ou enfermer dans des concepts aux contours définis. Les élévations bérulliennes resteront, pour ces causes, toujours assez abstraites. Il faudra faire effort pour en pénétrer le sens. Mais quelle profondeur, quelle plénitude, quelle richesse y découvriront ceux que n'auront rebutés ni l'abstraction du langage, ni les quelques coins d'ombre de la pensée! Aucune école n'a poussé si avant peut-être la pénétration des mystères chrétiens pour en nourrir ses adeptes. C'est au sein de la Trinité, c'est dans l'Intérieur de Jésus qu'il faut entrer avec Bérulle et ses disciples si l'on veut édifier, sur un sol infrangible, sa vie surnaturelle.

Le Verbe est donc « sorti (2) » du Père pour venir

(1) Bérulle, *Œuvres*, Consid. sur l'Incarnation, p. 937.

(2) *Ego a Deo exivi*. Ayant pour but, ainsi qu'on nous l'a demandé avec instance, de présenter sur l'école française un travail de vulgarisation, on comprendra que nous n'exposions pas ici, *ex professo*, le mystère de l'union hypostatique. Nous éviterons même, pour ne pas dérouter le lecteur, d'employer ce terme. Pour l'expli-

parmi nous. Il prend chair dans le sein de Marie ; il épouse la nature humaine et l'assume en sa Personne. Il unit la grandeur de Dieu à la faiblesse de l'homme. En Lui

> nous adorons un Dieu infini, mais qui s'est rendu fini... ; un Dieu éternel, mais qui s'est rendu mortel; un Dieu invisible, mais qui s'est rendu visible; un Dieu impassible, mais qui s'est rendu sujet au froid, au chaud, à la Croix, à la mort... pour tout dire, en un mot, un Créateur qui s'est fait créature. Et ce Dieu... ne perdant rien de son être premier, n'omettant rien de son nouvel être, mais les joignant ensemble par un lien si cher, si étroit, si intime, comme est l'unité d'une même personne (1).

Et que va faire le Verbe Incarné qui réalisa ainsi, en une même personne, les natures divine et humaine ? Il va se mettre, en son nom et au nom de la création entière qu'officiellement il représente, en « posture d'adoration ».

> Ce divin composé, ce nouvel être, ce nouvel Adam, cet Homme-Dieu et ce Dieu-Homme, ne tarde pas un moment à agir, et au même instant qu'il est, il est opérant. Et ce soleil luisant au milieu de Marie, encore caché de cette nuée légère, s'il ne répand déjà ses rayons sur la terre... il les répand vers le ciel... Ainsi, au même instant que ce vivant est formé par la puissance du Père Éternel, par l'opération du Saint-Esprit, par la coopération divine, pure, simple et miraculeuse de la Vierge,

« Au même instant », poursuit Bérulle (2),

> cette vie divine et humaine tout ensemble de Jésus... a ses opérations sacrées vers son objet, agissant vers le Père Éternel, pour soi et pour toute la nature créée.

cation philosophico-théologique, recourir aux magnifiques synthèses de saint Thomas.

(1) Bérulle, *Œuvres*, p. 938.

(2) *Ibid.*, pp. 938-939.

C'est que si le corps de Jésus est enfantin,

sa vie n'est pas enfantine... C'est la vie d'un nouvel Adam qui entre en intelligence, et même en extase, aussitôt qu'il est formé et posé en Eden. Aussi le Fils de Dieu, né en la Vierge, et vivant en elle comme en son paradis... par l'adoration de son Père Éternel, par l'oblation de sa vie nouvelle et de son corps destiné pour être l'hostie et la victime du genre humain... accomplit tous ses devoirs et les nôtres.

C'en est fait ! Dieu a maintenant un adorateur dont il peut agréer la louange. Ses grandeurs recevront la gloire adéquate, ses attributs des devoirs infinis. La vertu de religion, grâce au Verbe Incarné, trouvera son expression parfaite et magnifique.

De toute éternité, il y avait bien un Dieu infiniment adorable, mais il n'y avait pas encore un adorateur infini... Vous êtes maintenant, ô Jésus, cet adorateur... Vous êtes cet homme, aimant, adorant et servant la Majesté suprême comme elle est digne d'être aimée, servie et honorée. O grandeur de Jésus, même en son état d'abaissement et de servitude, d'être seul digne de rendre un parfait hommage à la divinité ! (1)

États et Actes

Ce « parfait hommage », comment Jésus le rendra-t-il ? Par ses *états* et par ses *actes*.

Il y a en Jésus-Christ *états* et *actions*, l'un et l'autre digne d'un honneur singulier et de toute l'attention et l'affection de nos cœurs. Mais ses *états* sont particulièrement à peser, tant parce qu'ils comprennent plusieurs mouvements et actions, qu'à cause que par eux-mêmes, et

(1) Bérulle, *Grandeurs de Jésus*, p. 183.

en cette qualité d'états de Jésus, ils rendent un hommage infini à Dieu, et sont d'une très grande utilité aux hommes (1).

Cette conception oratorienne des états est infiniment riche et féconde, mais elle n'est pas facile à saisir. Elle est aussi malaisée à expliquer. Essayons pourtant de l'analyser dans la mesure possible.

Le mot *état* peut d'abord être pris comme synonyme de *constitution*, ou encore de *manière d'être*.

Nous avons vu que l'Incarnation a fait de Jésus le « parfait adorateur du Père ». Dans ce mystère, l'humanité du Christ est anéantie, pour ainsi dire, par la privation de sa personnalité. Sans doute, un tel « anéantissement » ne doit pas être pris en rigueur de terme, car la nature humaine du Sauveur ne cesse d'exister ; mais, assumée par le Verbe, elle ne s'appartient plus, elle devient la chose de Dieu, vouée à l'adoration et à la servitude permanentes. Or, ne pas s'appartenir, perdre tout intérêt propre, devenir la chose de Dieu, non en passant, mais pour toujours, être consacrée à la louange, orientée sans fin vers le Père, destinée à refléter ses perfections, être ce reflet même, voilà bien un élément foncier, constitutif, et, pour tout dire : un *état*. A lui seul cet état, qu'avec M. Taveau (2) on peut appeler « ontologique », rend déjà, on le conçoit, un hommage à la divinité, puisqu'il place l'être tout entier sous la dépendance radicale du Créateur. Ainsi Jésus, dès sa naissance, fut

seul adorant, par son état, les personnes divines que les anges adoraient bien au ciel par les actions de leur enten-

(1) Bérulle, *Œuvres*, p. 1062.

(2) Consulter sur ce point de la doctrine oratorienne le remarquable ouvrage de M. Taveau, *Le Cardinal de Bérulle*.

dement et volonté, mais non pas de cette sorte d'adoration dont nous parlons, qui est bien différente. Car nous parlons d'une adoration qui est par état, non par action; d'une adoration qui n'est pas seulement émanante des facultés de l'esprit et dépendante de ses pensées, mais qui est solide, permanente et indépendante des puissances et des actions, et qui est vivement imprimée dans le fond de l'être créé... Et ainsi nous disons qu'avant cette naissance nouvelle (du Sauveur) il n'y avait rien qui fût *par soi-même*, et par *sa condition*... adorant et rendant hommage à ces divins objets, et qui portât à son origine, *en son être* et *en son état*, la relation, la marque et l'impression de chose si grande et si haute (1).

Mais cet état foncier, constitutif de l'être, entraîne nécessairement une manière, permanente elle aussi, de vouloir, de sentir, une habitude innée qui *prolonge* la pensée ou l'acte, et lui donne un retentissement éternel. Constitué adorateur dès sa naissance, Jésus ne cessera jamais de l'être durant son séjour sur la terre. L'esprit de religion pénétrera sa vie psychologique, qui épousera, spontanément, les contours de la louange. Et cette louange, le Christ devenu glorieux la prolongera au sein du Père jusqu'à la fin des siècles.

Adorateur ou « Religieux de Dieu », ainsi que se plaît à l'appeler Monsieur Olier, Jésus se réfère donc à son Père par état. Il n'est qu'un œil pour le regarder, qu'une oreille pour l'écouter, qu'une main pour le saisir, un cœur pour l'aimer, un instrument pour le servir. Tout « ce qu'il dit comme docteur, tout ce qu'il fait comme thaumaturge, comme législateur, comme sauveur, comme pontife, ou à quelque autre titre que ce soit, il le fait pour la gloire et l'amour de son Père. Il le fait sans alternative, sans retour, sans repentir possible. Non seu-

(1) Bérulle, *Grandeurs de Jésus*, p. 363.

lement ce qu'il fait un jour il le fait toujours, mais, engagé qu'il est, il ne peut même plus ne pas le faire. C'est par son état qu'il est lié, et son lien c'est son état même; il tient à l'union hypostatique comme la tige à la racine; c'est d'elle qu'il sort, c'est sur elle qu'il se fonde, il en tire quelque chose de divinement immuable (1) ».

Cet état de foncière dépendance se traduit évidemment par des *actes*. La sève éclate dans le bourgeon, s'épanouit dans la fleur et produit des fruits variés. Ainsi le Christ. Il est pressé d'adorer. Une sève ardente monte du cœur à ses lèvres, le pousse au désert dans la solitude recueillante, le conduit sur les montagnes d'où s'élève sa prière, le transporte au sein du monde qu'il veut convertir à son Père, le jette enfin dans la mort, sur la Croix. Dernier acte de l'adoration suprême dont les fruits de grâce viendront jusqu'à nous puisque, en Jésus, rien ne se perd, tout se prolonge et s'éternise.

Adoration totale

On conçoit maintenant qu'une telle adoration ne laisse rien à désirer, car elle embrasse « tous les devoirs possibles »; elle honore « tellement toutes les qualités diverses et les grandeurs de Dieu, qu'elle n'en laisse aucune sans lui rendre l'honneur et le respect qui lui est dû (1) ». Si bien disposées que soient les créatures, elles demeurent pourtant trop bornées pour être capables de glorifier *simultanément* toutes les perfections divines. Elles sont obligées de se « spécialiser », si l'on nous permet cette expression, de se dédier à un attribut déter-

(1) Gay, *De l'état religieux*, p. 106.

miné. C'est ainsi, écrit en substance le fondateur de Saint-Sulpice (1), que les séraphins honorent spécialement l'amour de Dieu; les chérubins, sa lumière; les trônes, son repos et sa paix; les dominations, sa souveraineté ; les puissances, sa force. Même spécialisation dans ces milices angéliques que sont les Ordres religieux. Chaque institut se consacre à un attribut particulier ou à une vertu de Jésus. Les Chartreux honorent, de la Trinité, l'éternel silence; les Cisterciens, la séparation du créé; les Franciscains, la pauvreté du Christ; les Dominicains, son amour de la vérité ; les Jésuites, sa prudence et son zèle. Mais,

> il n'y a que le Verbe Incarné qui comprend tous les devoirs que l'on peut offrir (au Père). Lui seul rend à Dieu les hommages de tous les anges, et tous ceux encore qui restent à lui rendre; si bien qu'il est, lui seul, le vrai et parfait religieux de Dieu, incessamment appliqué à honorer et respecter sa majesté autant qu'elle le peut être (2).

N'insistons pas. Le Verbe Incarné est bien le véritable religieux de Dieu, le parfait adorateur, tout tourné vers son Père pour lui rendre une « multitude de devoirs connus et inconnus ».

***

Jésus terme d'adoration

Ce serait être dans l'illusion que de croire l'École française uniquement figée dans la contemplation des grandeurs de l'immuable Trinité, au point d'en oublier les perfections du Christ. Pour Bérulle et ses disciples,

(1) Olier, *Traité des Saints Ordres*, IIIe partie, chap. VI.
(2) *Esprit de Monsieur Olier*, chap. VI.

le Verbe Incarné n'est pas seulement l'Adorateur par excellence, il est aussi *terme d'adoration* (1). Avouons d'ailleurs que, sur ce point, la dévotion bérullienne n'a rien de très original. Elle vaut surtout par son expression et par la hauteur de ses vues. Ce qu'elle contemple en Jésus, c'est, avant tout, ce qui rentre dans la logique de son système, à savoir « la vie divinement humaine et humainement divine », l'union des deux natures jointes ensemble « par un lien si cher, si étroit, si intime, comme est l'unité d'une même personne (2) ». Du Verbe Incarné nous adorerons donc toutes les perfections divines qui se manifestent à travers l'humanité. C'est que

> le nom, la grandeur, la vertu, la dignité, la majesté de Dieu, en tant qu'elle est communicable à la créature, réside et repose en cette humanité. Dieu la joint à soi, et la rend consubsistante à sa divinité. Au moyen de quoi, quand elle est adorée, Dieu est adoré en elle; et quand elle parle, quand elle marche, Dieu est parlant et marchant, et ses pas doivent être baisés, et ses paroles écoutées, comme étant les pas et les paroles d'un Dieu... Ainsi Dieu, incompréhensible, se fait comprendre en cette humanité; Dieu, ineffable, se fait ouïr en la voix de son Verbe Incarné; et Dieu, invisible, se fait voir en la chair qu'il a unie avec la nature de l'éternité. O merveille ! O grandeur !

On perçoit, à travers cette citation au rythme un peu languissant, toute la complaisance qu'éprouve Bérulle à contempler en Jésus les reflets de la divinité. Il restera souvent sur ces sommets. Est-ce à dire qu'il ne consentira jamais à s'attendrir sur l'humanité du Sauveur et sur ses divines faiblesses ? On le lui a parfois reproché. C'est à tort, s'il faut en croire Bremond, car « ce Bérulle

(1) Cf. l'article très documenté de A. Molien, dans *Dictionnaire de Spirit.*, col. 1553 à 1557.
(2) Bérulle, *Œuvres*, p. 938.
(3) *Ibid.*, pp. 217-218.

qu'on nous a fait si métaphysicien, si compliqué, si abstrait... contemple l'humanité du Verbe... avec la curiosité naïve et tendre d'un saint François et d'un Bonaventure (1) ». Mieux encore, tel un fils de saint Ignace, le fondateur de l'Oratoire reconstitue, par la pensée, les différentes scènes de la vie de Jésus. Il y applique ses sens; il fait, en un mot, la composition du lieu. Parlant du premier séjour du Sauveur à Jérusalem, il écrit :

> C'est cette ville que Jésus visite le premier en la terre, et qu'il va dédier lui-même et consacrer par sa présence. Cet enfant, porté dans les bras de sa sainte mère, prenant son repas en son sein, demeurant en son sacré silence, ouvre ses yeux et son esprit en approchant de cette ville, et regarde les lieux où doivent un jour s'accomplir ses mystères : ce temple où il va s'offrir, ce Calvaire... ce mont d'Olivet... Vous voyez cette porte, ô divin Enfant, par laquelle vous entrez maintenant en la compagnie de Joseph et de Marie, et vous la regardez comme la porte par où vous sortirez pour aller au Calvaire, en compagnie des larrons (2).

Qu'on ne s'attende pourtant pas à retrouver les bérulliens s'attardant à ces infimes détails de la vie de Jésus, qui ravissaient certains auteurs du Moyen-Age. Leur curiosité est tout aussi grande, parfois même aussi naïve, mais elle a d'autres objets. « J'ai peine à voir, écrit Bérulle, à propos de l'Incarnation, qu'il y en ait qui parlent et pensent si bassement d'un sujet si digne, en une œuvre si proche de Dieu et si supérieure à la nature. » Pour lui, il voit toujours « grand, noble, et, si l'on peut dire, divin; il est réfractaire aux mièvreries romanesques de la sentimentalité dévote (3) ». Son disciple, le P. de Condren, verra plus grand que lui encore.

(1) Bremond, *L'École française*, p. 57.
(2) Bérulle, *Œuvres*, p. 1016.
(3) Bremond, *op. cit.*, p. 60.

Cet homme, fait pour instruire les anges, descend rarement de ses hauteurs. Olier et Jean Eudes s'attendrissent davantage, mais leurs élans les plus fervents restent contenus. Ils sont sublimes plus qu'ils ne sont tendres. L'humanité du Christ ne leur voile jamais la divinité, et leur amour le plus brûlant demeure toujours ce que j'ai appelé dans un chapitre antérieur : un amour adorant.

Jésus moyen d'adoration

L'École française serait peu conséquente avec elle-même si elle n'attribuait au Verbe Incarné la fonction médiatrice. Jésus sera moyen d'adoration comme il en est déjà principe. C'est par lui que passeront nos hommages pour atteindre le Père. Il est « la voie, la vérité, la vie », le centre où tout converge. Et ce rôle de médiateur, — assure Monsieur Olier à l'encontre de son maître Bérulle, — le Verbe divin l'eût rempli en toute hypothèse (1). Le Verbe se serait incarné dans une nature impassible, même si l'homme n'avait point péché, afin d'exprimer en sa personne tous les hommages des anges et des saints. Complément parfait de la création, il eût porté jusqu'au seuil de la Trinité, l'amplifiant à l'infini, le chant d'amour de la nature entière. Heureux état où tout eût été pur, harmonieux, plein de joie dans la lumière du Verbe! Mais l'homme a péché, et ce péché renverse les valeurs : il implique une réparation. La médiation de *réparation* précédera donc, en fait, la médiation de louange.

(1) Il va de soi que nous n'avons pas à exposer ici, et moins encore à discuter, cette doctrine de Scot selon laquelle l'incarnation du Verbe ne peut pas être étroitement subordonnée à la prévision de la chute originelle et à la rédemption.

Médiateur de rédemption, Jésus ne l'est que par son sacerdoce et par son sacrifice. C'est comme prêtre et hostie que Jésus a racheté le monde et qu'il apaisa la justice du Père.

Prêtre et hostie, il le fut dès sa naissance. Il réunit alors, en sa personne, la puissance qui fait le sacrificateur et la dépendance qui fait la victime. Sa puissance, il la tient de sa nature divine; sa dépendance, il la tira de sa nature humaine.

Le P. de Condren est, de tous les maîtres de l'École française, celui qui a mis le plus en relief le sacerdoce et le sacrifice du Sauveur, et, par conséquent, sa médiation rédemptrice. Jean Olier, dans son *Traité des saints Ordres*, n'a fait qu'illustrer, en les clarifiant, les aperçus du second supérieur général de l'Oratoire.

Si l'adoration est notre premier devoir envers Dieu, dit Condren, il reste également vrai que le meilleur moyen d'adorer est de se sacrifier. C'est que, par le sacrifice, qui « anéantit » notre volonté propre et nos inclinations perverses, nous rendons particulièrement hommage aux perfections divines. Nous reconnaissons leur « grandeur » en confessant notre bassesse, leur « plénitude » en acceptant notre dépendance, leur « absolu domaine » en nous complaisant dans notre néant. Car « néant d'être et de grâce », nous le sommes. Sans Dieu, nous n'aurions pas la vie; sans son amour, nous n'aurions pas la grâce. De Dieu, nous tenons tout. A Dieu, nous devons tout remettre. Et cette remise totale nous tiendra jusqu'à notre mort — dont nous acceptons par avance le moment et les affres — dans cet état d'hostie qui se traduira, à l'intérieur, par le don de nous-mêmes, et à l'extérieur par des actes rituels.

Si vif pourtant que soit le sentiment de notre dépendance, si sincère que soit notre don, si expressif que soit

notre culte extérieur, rien de tout cela ne vaudra si nous ne l'unissons au sacrifice du Christ, le seul véritable et digne d'être reçu par Dieu. Ce sacrifice parfait, voyons comment Jésus l'a offert à son Père.

Disons d'abord qu'il ne l'a pas offert, une fois pour toutes, en mourant sur la Croix. Toute sa vie fut un sacrifice dont nous devons parcourir les étapes essentielles. Condren en compte cinq, qui correspondent aux différentes phases des sacrifices judaïques : consécration de la victime, oblation, immolation, consomption, communion.

La *consécration* de Jésus s'accomplit, ainsi que nous l'avons dit, lorsque, dans l'incarnation, le Verbe prit possession de la nature humaine. Celle-ci reçut, à ce moment même, une sorte d'onction qui, la séparant du reste des créatures, la dédiant toute à Dieu, la posa dans l'état d'hostie. Prêtre et victime, tel sera donc Jésus, et il le sera pour l'éternité. Ainsi l'a décrété le Père.

A cette consécration sacerdotale doivent répondre un esprit et des actes qui la manifestent. Si Jésus est prêtre, il doit offrir le sacrifice; s'il est hostie, il doit être offert. Il n'en sera pas autrement. Le Verbe Incarné va faire son *oblation*, réalisant dès lors, d'après Condren, la seconde partie du sacrifice.

> Jésus-Christ, voyant que la justice de Dieu ne pouvait être satisfaite par les sacrifices des animaux offerts dans l'ancienne loi, et connaissant parfaitement la volonté de son Père, qui ne lui avait donné un corps que pour être sa véritable victime substituée en la place des anciennes, il lui adressa ces paroles : « Vous m'avez formé un corps; alors j'ai dit : Me voici, je viens pour faire, mon Dieu, votre volonté (1). »

(1) Condren, *Idée du Sacerdoce*, p. 73 (éd. 1849). Voir aussi Bossuet, *VII^e Élévation* de la XIII^e semaine.

Voilà bien l'oblation commencée. Elle rend déjà au Père, dont elle reconnaît le souverain domaine, une gloire éclatante. Elle oriente encore le Christ vers l'immolation sanglante du Calvaire.

Cette *immolation*, troisième partie du sacrifice, ne se réalisera pas immédiatement. Ainsi en était-il des sacrifices anciens, où la destruction de la victime ne suivait pas toujours son oblation. Jésus attendra trente-trois ans avant de mourir sur la Croix. Comme « le bouc émissaire » chargé des péchés du peuple, on le chassera hors de la ville, hors de Jérusalem; il sera en « horreur et abomination ». Réfugié au jardin d'agonie, écrasé par la justice divine, torturé par son amour, délaissé par les siens, Jésus se laissera prendre, conduire au Calvaire et clouer sur la Croix. Là, il sera le prêtre de son sacrifice, les Juifs et les bourreaux n'en seront que l'instrument, sa chair en sera la victime. A l'heure fixée de toute éternité, librement, calmement, il « remettra son âme entre les mains du Père ».

L'immolation ainsi réalisée au jour tragique et sublime du vendredi saint préparera la *consomption* de la victime. Dans les sacrifices judaïques, celle-ci était consumée par le feu, « symbole de la gloire divine ». En sa résurrection, Jésus sera consumé par la gloire divine elle-même. L'être charnel du Sauveur, devenu impassible, rayonnera d'ineffable lumière. Tous « les restes de sa mortalité » seront consommés « en la splendeur et la sainteté de Dieu (1) ». État supérieur aux états précédents, qui fait du Christ ressuscité et « comme séparé de la créature » le modèle du prêtre et le prototype du chrétien détachés des vanités mondaines.

(1) Olier, *Traité des Saints Ordres*, Du Sacerdoce, chap. IV.

Cependant, après sa résurrection, Jésus n'a pas encore repris sa place définitive. Il ne l'occupera qu'après l'Ascension, en allant se perdre dans le sein du Père. Ce sera la dernière partie du sacrifice : la *communion*. « Communier, c'est participer à la vie divine et y avoir sa part (1). » Ainsi, dans l'ancienne loi, disait-on que Dieu communiait aux hosties qui étaient consumées au temple en son honneur. Il les faisait siennes, les agréait comme l'hommage de son peuple, comme un retour symbolique de la créature vers son Créateur, ou comme une relation nouvelle et unifiante entre l'amour fini et l'Amour infini. De même, à l'Ascension, le Père reçoit son Fils, il exulte, il tressaille; et le Fils, au sommet de son triomphe, sans rien perdre de sa personnalité, va se consommer dans le Père, où il est « comme mangé, dit Condren, si l'on peut parler ainsi d'une chose si spirituelle (2) ».

Sous la subtilité de l'expression, on perçoit la pensée. Elle est fort belle. Tout doit revenir vers son centre, rien ne peut échapper à Dieu, et c'est librement que la créature accomplira son mouvement de retour. Arrivée au terme, elle trouvera son bonheur, sa béatitude, au sens théologique du mot. Ainsi Jésus « sorti du Père » comme il le dit lui-même (3), et « venu dans le monde », sort maintenant du monde et « retourne à son Père ». Il s'y joint, s'y unit dans un mouvement d'amour qui les ravit, les emporte, les communie et les consomme dans une extase mutuelle. Heureuse consommation à laquelle, dans une certaine mesure, nous participerons plus tard selon nos mérites! Préfiguration suggestive du bonheur

(1) Condren, *op. cit.*, p. 83.
(2) *Ibid.*, p. 84.
(3) Jean, XVI, 28.

qui nous attend si nous sommes fidèles dans notre sacrifice et dans notre constance à porter notre croix (1).

Le Christ adorateur dans le ciel et dans l'Eucharistie

Le sacrifice du Christ est accompli. Reste à le prolonger dans le temps et à lui donner, comme à tous les actes du Verbe Incarné, son retentissement éternel. Au sacrifice de la terre succédera donc, d'après l'École française, *le sacrifice du ciel*. Expression impropre qu'il ne faut pas prendre dans toute sa rigueur. « Le Christ ressuscité ne meurt plus. » Pas plus qu'il ne peut mourir, il ne saurait souffrir encore. Au ciel, il n'offre donc pas de sacrifice au sens obvie du terme. Entendons seulement qu'il conserve ses plaies dans son corps glorieux, qu'il les montre à son Père dont il apaise ainsi la justice

(1) Au nom de la théologie on a combattu, parfois âprement, cette théorie de Condren sur le sacrifice du Christ. Nous ne prétendons pas la défendre, car ni l'incarnation, ni la résurrection du Sauveur, ni la louange du ciel dont nous allons parler dans un instant, ne constituent un sacrifice proprement dit. Ces phases diverses n'en sont que la préparation, plus ou moins prochaine, ou le couronnement. Mais, ainsi que l'écrit M. Pourrat (*Le Sacerdoce*, p. 61) : « Pour apprécier avec justesse — disons même avec justice — cette doctrine, il ne faut pas oublier le point de vue des auteurs qui l'ont utilisée. Ni Condren, ni Olier, ni Bourgoing, n'ont eu la prétention de changer la notion du sacrifice donnée par les théologiens du XVII^e^ siècle (et par les théologiens antérieurs, ajouterons-nous). Ils n'ont pas composé des traités de théologie dogmatique... Leur but a été de mettre en relief le sacerdoce de Jésus-Christ, et, par voie de conséquence, sa médiation qui s'exerce par un perpétuel sacrifice » (entendu au sens le plus large). De l'essence même du sacrifice ils ne dissertent donc pas. Au reste, saint Augustin lui-même, lorsqu'il voit la perfection du sacrifice dans la Résurrection et l'Ascension du Sauveur, n'a-t-il pas ouvert, sur ce point comme sur tant d'autres, la voie à l'École française ? Et Bossuet ne s'en est-il pas fait l'écho dans son prestigieux sermon sur l'Ascension ?

outragée par nos fautes sans nombre. Prière silencieuse, mais puissante, et qui pèse d'un grand poids sur le cœur divin. Rappel constant du sacrifice sauveur, actualisation des mérites acquis sur la Croix et, pour tout dire, médiation continue du prêtre éternel.

> Que je suis ravi d'aise, s'écrie Bossuet (1), quand je considère Jésus-Christ, notre grand sacrificateur, officiant devant cet autel où notre Dieu se fait adorer ! Tantôt il se tourne à son Père pour lui parler de nos misères et de nos besoins; tantôt il se retourne sur nous et il nous comble de grâces par son seul regard.

Jésus continue donc au ciel son sacrifice d'adoration et de médiation. Mieux encore, il nous y associe, car nous ne formons avec lui qu'un seul corps mystique. Communauté de principe et d'action qui se réalise à chaque instant, mais spécialement au sacrifice eucharistique qui fait passer en nous, avec les mérites du divin Crucifié, les sentiments d'adoration du Christ ressuscité.

> Quand les saints, tant du ciel que de la terre, communient à Jésus-Christ, dit Condren (2), c'est à Jésus-Christ consacré, offert, immolé et consommé qu'ils communient, et Jésus-Christ portera *éternellement* dans son humanité adorable cet *état* de consécration, d'oblation, d'immolation, de consommation et de gloire qui fait la communion éternelle du ciel.

N'est-elle pas remarquable, cette doctrine qui fait de toute la vie du Sauveur un acte sacerdotal aux prolongements infinis, et auquel nous sommes associés ? Et comme on comprend maintenant la prière officielle de l'Église qui fait passer par le Verbe Incarné toutes nos adorations! A l'un des moments les plus pathétiques de la Messe, lorsque le prêtre, ayant achevé la consécra-

(1) Édit. Lebarq, 1914. *Œuvres oratoires*, I, p. 527.
(2) Condren, *op. cit.*, pp. 80-81.

tion, se dispose à réciter l'*Oraison dominicale*, il élève le corps du Sauveur au-dessus du calice et l'offre à la Trinité entière en prononçant ces paroles : « Par Lui, avec Lui et en Lui, tout honneur et toute gloire vous soient rendus, ô Dieu, Père tout-puissant, en l'unité du Saint-Esprit. » C'est que rien ne peut pénétrer dans le ciel si le Souverain Prêtre n'interpose sa médiation bénie. Le péché a creusé entre la créature et Dieu un abîme qu'elle ne peut franchir. Dieu est retiré, lointain, inaccessible. Il ne l'est pas seulement par nature, il l'est aussi par volonté, une volonté d'amour trahi et de justice. Pas de route pour aller à lui, pas d'issue même pour échapper à l'horrible prison où nous sommes enfermés. Jésus vient. Par Lui, tout est changé, et l'impossible devient facile. Il brise nos entraves. Il est la voie directe et royale. O Jésus, porte du paradis! Médiateur tout-puissant! De savoir qui vous êtes, et de pouvoir, en pensant à vous, dire toujours : « Par Lui », c'est assez pour être fort, assez pour être chaste, assez pour demeurer patient, assez pour tout attendre, assez pour tout avoir ; mais c'est assez surtout pour vous aimer, pour vous adorer de tout son cœur, vous notre incomparable, et, par vous, le Père qui vous a envoyé.

Médiateur de rédemption et d'adoration par son sacrifice de la terre et du ciel, telle est donc, d'après l'École française, la fonction du Verbe Incarné. A nous de participer à ces « états » du divin Médiateur et du parfait Adorateur, et de nous transformer dans le Christ-Jésus, afin de penser, de vouloir et d'agir comme lui et avec lui pour la gloire du Père. Nous y parviendrons par « l'abnégation » et par « l'adhérence » dont nous parlerons dans un prochain chapitre.

Jean Gautier, P. S. S.

La prudence et la vie intérieure

Estote prudentes sicut serpentes et simplices sicut columbae.

« Soyez prudents comme des serpents et simples comme des colombes. »

MATTH., X, 16.

Nous voudrions parler ici des vertus morales au service de la charité et dans leur rapport avec la vie intérieure.

Tandis que les vertus théologales regardent la fin dernière, et nous portent à croire en Dieu, à espérer en lui, à l'aimer par-dessus tout, les vertus morales regardent les moyens à employer pour obtenir la fin dernière. Parmi elles, on en distingue quatre, dites *cardinales*, parce qu'elles sont comme les quatre gonds *(cardines)* autour desquels tournent les deux battants de la porte qui donne accès au temple de la vie intérieure. Les deux murs principaux de ce temple symbolisent la foi et l'espérance, le dôme est la figure de la charité, et le fondement en est l'humilité. Ces quatre vertus cardinales, auxquelles se rattachent les autres vertus morales, sont, comme l'ont enseigné communément les moralistes, même ceux de l'antiquité païenne : *la prudence*, qui dirige les autres, *la justice*, qui rend à chacun ce qui lui est dû, *la force* ou

le courage, qui nous empêche de nous laisser abattre d'une façon déraisonnable devant le danger, *la tempérance*, qui fait descendre la lumière de la raison dans notre sensibilité sous la forme surtout de la sobriété et de la chasteté.

D'autres vertus morales, comme la patience et la douceur, se rattachent manifestement aux précédentes et sont appelées vertus annexes.

***

Pour bien entendre la doctrine de saint Thomas sur les principales de ces vertus, il faut se rappeler qu'il admet une *différence* non seulement de degré, mais *de nature*, ou *spécifique*, entre *les vertus morales acquises* déjà décrites par les philosophes païens, et *les vertus morales infuses*, reçues au baptême et qui augmentent en nous avec la charité; celles dont parle l'Évangile (1).

La différence qui sépare ces deux ordres de vertus morales est des plus profondes; c'est celle qui distingue l'ordre naturel ou rationnel et celui de la grâce. Il y a ici à la fois une différence d'objet formel, de motif et de fin.

Les vertus morales acquises, bien décrites par Aristote, mettent *la rectitude de la droite raison* dans notre volonté et notre sensibilité. Sous la direction de la prudence acquise, dans notre volonté règne peu à peu la justice, dans notre sensibilité, la force rationnelle et la modération raisonnable.

Les vertus morales infuses, reçues au baptême, sont d'un ordre très supérieur; elles ont un motif formel non pas seulement rationnel, mais surnaturel. Sous la direction

(1) Saint Thomas, I^{a} II^{ae}, q. 63, a. 4.

de la foi infuse, la prudence et les vertus morales chrétiennes font descendre dans notre volonté et notre sensibilité *la lumière de la grâce* ou *la règle divine de la vie des enfants de Dieu.*

Entre la prudence acquise décrite par Aristote et la prudence infuse reçue au baptême, il y a une *distance sans mesure,* beaucoup plus grande que celle d'une octave, qui, en musique, sépare deux notes de même nom aux deux extrémités d'une gamme complète. C'est ainsi qu'on distingue communément la tempérance philosophique d'un Socrate et la tempérance chrétienne ou la pauvreté philosophique d'un Cratès, et la pauvreté évangélique, ou encore la mesure raisonnable à garder dans les passions et la mortification chrétienne.

Par exemple, par elle-même la tempérance acquise dirigée par la seule raison ne tient pas compte des mystères de la foi, de notre élévation à la vie surnaturelle, ni du péché originel, ni de la gravité infinie du péché mortel comme offense faite à Dieu, ni du prix de la charité ou amitié divine; elle ne considère pas encore l'élévation de notre fin surnaturelle : « être parfait comme le Père céleste est parfait », d'une perfection du même ordre que la sienne, quoique inégale.

Au contraire, la tempérance infuse, dirigée par la foi divine et la prudence chrétienne, tient positivement compte de tous ces mystères révélés, et elle est ordonnée à faire de nous, non seulement des êtres vraiment raisonnables, mais à nous donner une sensibilité surnaturalisée d'enfant de Dieu.

On le voit, ces deux vertus, qui portent le même nom de tempérance, sont, comme on l'a dit, de métal très différent, l'une est d'argent et l'autre est d'or.

Malgré cette distance sans mesure qui les sépare, la vertu infuse et la vertu acquise du même nom *s'exercent*

ensemble dans le chrétien en état de grâce, un peu comme, chez le pianiste, l'art qui est dans l'intelligence et l'agilité des doigts qui donne à l'art une facilité extrinsèque.

Ainsi la vertu acquise doit être, dans le chrétien, au service de la vertu infuse de même nom, comme l'imagination et la mémoire, chez le savant, concourent au travail de son intelligence. Par là les vertus morales sont aussi au service de la plus haute des vertus infuses, la charité.

Nous traiterons des principales d'entre elles, et tout d'abord de la prudence.

*
* *

Notre-Seigneur en a parlé à plusieurs reprises dans l'Évangile, en particulier quand il a dit aux Apôtres : « Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. Soyez donc prudents comme des serpents et simples comme des colombes » (Matth., x, 16). Il dit aussi plus tard : « Quel est le serviteur fidèle et prudent?... Bienheureux ce serviteur, il recevra une grande récompense » (Matth., xxiv, 45).

Cette vertu, nécessaire à chacun pour se bien conduire, convient surtout à ceux qui doivent conseiller et diriger les autres. Il faut s'en faire une juste idée pour ne pas la confondre avec des défauts qui parfois lui ressemblent et pour bien distinguer la prudence acquise, si bonne soit-elle dans son ordre, de la prudence infuse. C'est pourquoi nous parlerons d'abord des défauts à éviter, puis de la prudence acquise, ensuite de l'infuse et du don de conseil, qui vient souvent à son secours dans les cas difficiles.

Les défauts à éviter

On voit mieux le prix de la vertu par les inconvénients des défauts contraires qui sont souvent assez manifestes. C'est pourquoi l'Écriture, pour mieux nous recommander la prudence, nous montre les dangers et les suites de l'inconsidération. Elle nous parle des vierges prudentes par opposition aux vierges folles (1). Saint Pierre et saint Paul louent la prudence des vieillards, surtout de ceux qui sont chargés de veiller sur les premières communautés chrétiennes (2), en ajoutant que « nous ne devons pas être prudents à nos propres yeux (3) », et que « Dieu détruira la sagesse des sages et la prudence des prudents (4) », qui se confient surtout en leur savoir-faire. Jésus a dit : « Je te bénis, Père, de ce que tu as caché ces choses (les mystères du royaume des cieux) aux sages et aux prudents et de ce que tu les a révélées aux petits (5). »

C'est donc qu'il y a ici deux défauts contraires à éviter : d'une part, *l'imprudence*, l'inconsidération, la négligence à considérer ce qu'il faudrait, la précipitation du jugement; et, d'autre part, *la fausse prudence*, ou « prudence de la chair (6) », appelée souvent la ruse ou même l'astuce, qui ne poursuit qu'une fin inférieure, toute terrestre; elle cherche, non pas le bien honnête, objet de la vertu, mais le bien utile comme l'argent, et elle montre beaucoup de rouerie ou de fourberie pour se le procurer; c'est l'habileté des malins, qui ne sauraient entrer ainsi dans le royaume des cieux. Cette fausse prudence est une

(1) Math., xxv, 4.
(2) I Tim., iii, 2. — *I Petr.*, iv, 7.
(3) Rom., xii, 16.
(4) I Cor., i, 19.
(5) Math., xi, 25.
(6) Rom ,viii, 6 : « Prudentia carnis mors est... inimica est Deo. »

sottise et une chimère, comme le dit souvent saint Paul (1).

Quant à l'imprudence, à l'inconsidération, elle retarde beaucoup le progrès spirituel, et parfois le retarde en voulant le précipiter. C'est le cas de ceux qui brûlent les étapes, qui veulent arriver tout de suite à l'union divine, sans passer humblement par les degrés inférieurs indispensables, comme si l'oiseau voulait voler avant d'avoir des ailes, ou comme si l'architecte voulait construire les flèches d'une église avant d'en avoir établi les fondements. Ces imprudents lisent, par exemple, trop tôt et trop vite, avec avidité, et de façon superficielle, les livres mystiques, sans se mettre à pratiquer sérieusement la vertu. Ils effleurent les choses les plus belles de la vie spirituelle et ils ne s'en nourriront peut-être jamais. C'est comme s'ils cueillaient sur un arbre fruitier les fleurs qui doivent donner les fruits, sans s'apercevoir qu'ils empêchent ceux-ci de se former. Plus tard, à l'âge où il conviendrait de lire avec profit les grands auteurs spirituels, ils diront peut-être : « c'est inutile; je les ai lus déjà, je les connais », et ils n'en ont qu'une connaissance lamentablement superficielle. C'est là vraiment l'imprudence, le manque de discrétion dans la vie spirituelle.

Pour éviter ces défauts opposés les uns aux autres, d'imprudence et de fausse prudence, il importe de considérer ce que doit être la prudence infuse ou chrétienne et ce que doit être aussi la prudence acquise, qui est au service de l'infuse, comme l'imagination et la mémoire au service de l'intelligence. Pour suivre la marche ascendante, nous parlerons d'abord de la prudence acquise, puis de l'infuse, et enfin du don de conseil.

(1) I Cor., III, 19 : La sagesse de ce monde est une sottise aux yeux de Dieu.

*
* *

La prudence acquise et le gouvernement de soi-même

La prudence acquise, qui a pour objet le bien honnête au-dessus de l'utile, est une vraie vertu, distincte de la fausse prudence ou prudence de la chair dont parle saint Paul. Elle se définit : *recta ratio agibilium*, la droite raison qui dirige nos actes. Elle est appelée *auriga virtutum*, le conducteur des vertus morales. Elle dirige, en effet, les actes de la justice, de la force, de la tempérance et des vertus annexes (1). Elle détermine la mesure à garder ou *le juste milieu* rationnel, qui est aussi un *sommet*, au milieu et au-dessus de toute déviation déraisonnable par défaut ou par excès. Ainsi la prudence détermine le juste

(1) Cf. A. Gardeil, O.P., *La vraie vie chrétienne*, 1935, II[e] partie, l. I : « Le gouvernement personnel et surnaturel de soi-même », pp. 99-206. « Les anciens philosophes avaient comparé la prudence au noble conducteur d'un quadrige : *auriga virtutum*. Le regard fixé sur la carrière qu'il doit parcourir, celui-ci tient en main ses coursiers. Il a l'œil à tout, aux accidents de la route, à l'avance de ses rivaux, aux moindres mouvements de ses bêtes dont il a appris à connaître à fond le caractère spécial. Celle-ci se cabre, celle-là est à l'œil, cette autre rue dans les brancards. Lui cependant palpe ses rênes, et de la voix, du fouet, s'il le faut, il tempère, il régularise, il excite, mettant sans cesse ses initiatives au point de la situation, sachant modifier sa conduite en cours de route et mouler, pour ainsi dire, ses interventions sur la vie de son attelage. Voilà ce qu'il nous faut transposer dans le domaine de la conduite surnaturelle... ; cela par expérience vivante et vigueur de décision sans cesse renouvelée et alimentée aux sources du vivant amour de Dieu », *ibid.*, p. 115 sq.

Ainsi le juste doit diriger et régler les mouvements de sa sensibilité, ainsi le directeur d'œuvres ses subordonnés, le supérieur ses inférieurs, l'évêque son diocèse, le pasteur suprême l'Église entière.

On voit par là l'élévation de la vertu de prudence au-dessous des vertus théologales, mais au-dessus même de la vertu de religion, dont elle dirige les actes, comme ceux de la justice, de la force, de la tempérance, qui sont comme les quatre coursiers du quadrige.

milieu de la force au-dessus de la lâcheté et de la témérité, qui porterait à s'exposer à la mort sans motif raisonnable. Aristote déjà parlait de *mésotès* (juste milieu) et *acrotès* (sommet). (Cf. *Ethicam*, l. II, c. II. S. Thomas, Iª IIæ, q. 64, a. 1.)

Cette vertu de prudence acquise, bien décrite par le même Aristote, procède sous la lumière de la raison naturelle et de la science morale, et elle fait descendre cette lumière rationnelle dans notre sensibilité, dans notre volonté et toute notre activité. Mais pour déterminer le juste milieu raisonnable dans les diverses vertus morales, *la prudence suppose ces vertus*, comme le cocher a besoin de chevaux bien dressés. Il y a un rapport mutuel entre la vertu qui dirige et les autres, elles grandissent ensemble. Ne l'oublions pas : nul ne peut avoir la vraie prudence acquise, distincte de la ruse et de l'artifice, s'il n'a pas à un degré proportionné la justice, la force, la tempérance, la loyauté, une vraie modestie. Pourquoi? parce que, comme disaient les anciens : « *qualis unusquisque est, talis finis videtur ei conveniens : chacun juge du bien à réaliser selon les dispositions subjectives de sa volonté et de sa sensibilité* » (2). L'ambitieux juge bon ce qui flatte son orgueil, tandis que l'homme sincèrement modeste aime à faire le bien en restant caché, celui qui est dominé par l'ambition peut avoir beaucoup de ruse et de finesse; il ne saurait avoir la vraie prudence acquise, ni, à plus forte raison, l'infuse. C'est pourquoi saint Thomas dit que « le jugement de la prudence est *pratiquement vrai* par *conformité à l'intention droite* de la volonté » (3). De plus la prudence doit, non seulement

(1) Cf. SAINT THOMAS, Iª IIæ, q. 58, a. 5.
(2) *Ibidem* et *Ethica*, III, c. 4.
(3) Iª IIæ, q. 57, a. 5, ad 3m : « *Verum intellectus practici* accipitur

bien juger, mais *commander* efficacement les actes vertueux de justice, force, tempérance, et elle ne peut les commander ainsi que si la volonté est droite et efficace, rectifiée par ces vertus mêmes (1). Il y a ainsi vraiment un rapport mutuel entre la prudence et les vertus morales qu'elle dirige ; la vraie prudence acquise ne peut exister sans les vertus acquises de justice, de force et de tempérance. C'est déjà quelque chose de très beau, cette rectitude de la conduite morale (2).

Il suit de là que chez l'homme en état de péché mortel, qui manque gravement soit à la justice, soit à la force, soit à la tempérance, soit à une autre vertu, la vertu de prudence acquise ne peut être qu'à l'état de disposition peu solide (*facile mobilis*), car la volonté de cet homme est détournée de la fin dernière (3). Pour que la vertu

per conformitatem ad appetitum rectum. » Même si le jugement prudentiel est spéculativement faux par suite d'une erreur absolument involontaire, il reste pratiquement vrai. Ainsi, si nous ne pouvons savoir que le breuvage qu'on nous présente est empoisonné, il n'est pas imprudent de juger que nous pouvons le boire.

(1) L'acte principal de la prudence est même l'*imperium* ou le commandement qui dirige l'exécution de l'acte vertueux qu'il faut poser *hic et nunc.* Cf. IIª IIᵃᵉ, q. 47, a. 8.

(2) On voit d'autant mieux cette vérité si l'on remarque que la politique des États s'élève bien rarement au-dessus des intérêts économiques ou matériels des peuples, au-dessus du *bien utile* tangible ; elle ne considère que très peu les règles de la vraie moralité ou le *bien honnête,* objet de la vertu. Alors la moralité disparaît dans les relations des peuples ; les États laissent parfois s'accomplir des crimes collectifs énormes qu'ils pourraient et devraient empêcher en défendant les opprimés et les persécutés. Il faudra porter ensuite le châtiment ou les suites terribles de ces impardonnables imprudences et de ces lâchetés qui sont la négation de la loi morale et du droit pour maintenir le primat de la force ou de l'or. Pour compenser ces fautes, il faut une vie intérieure intense en certaines âmes qui peuvent être « les dix justes » dont parle l'Écriture, à cause desquels Dieu fait miséricorde.

(3) Du fait du péché mortel, la volonté est détournée directement

acquise de prudence soit à l'état de vertu stable (*difficile mobilis*) et vraiment, fermement connexe avec les autres vertus morales, il faut avoir la charité, il faut efficacement aimer Dieu notre fin dernière plus que nous (1).

Cette prudence acquise nous conseillera bien des choses que la raison naturelle peut par elle-même connaître. Elle nous préservera de l'impulsivité, elle dominera notre tempérament, elle nous dira de ne pas suivre les fantaisies de notre imagination, les caprices de notre sensibilité. Elle nous rappellera qu'il faut nous en remettre au jugement de ceux qui sont plus éclairés et plus expérimentés, qu'il faut obéir à ceux qui ont autorité pour commander. Elle nous guidera pour traiter avec les différentes personnes en tenant compte de leur tempérament et de leur caractère.

Mais si parfaite qu'elle soit, cette prudence acquise, qui est d'ordre naturel ou rationnel, ne peut par elle-même juger comme il faut de la conduite surnaturelle à garder dans la vie chrétienne. Pour cela il faut la prudence infuse qui est celle que recommande l'Évangile.

de la fin dernière surnaturelle, et indirectement de la fin dernière naturelle, car déjà la loi naturelle nous oblige à obéir à Dieu quoi qu'il commande. Ainsi, toute faute contre la fin dernière surnaturelle est, indirectement, une faute contre la loi naturelle.

(1) Cf. saint Thomas, I^a II^ae, q. 63, a. 2, ad 2^m : « Virtus divinitus infusa, maxime si in sua perfectione consideretur, non compatitur secum aliquod peccatum mortale; sed *virtus humanitus acquisita potest secum compati aliquem actum peccati, etiam mortalis*, quia usus habitus in nobis est nostrae voluntati subjectum, ut supra dictum est, q. 49, a. 3. Non autem per unum actum peccati corrumpitur habitus virtutis acquisitae. » Item, I^a II^ae, q. 65, a. 2 : « Virtutes morales, prout sunt operativae boni in ordine ad finem, qui non excedit facultatem naturalem hominis, possunt per opera humana acquiri. Et sic *acquisitae sine caritate esse possunt*, sicut fuerunt in multis gentilibus. » *Ibid.*, ad 1^m : « Virtutes ibi accipiuntur secundum imperfectam rationem virtutis. »

*
* *

La prudence infuse

Cette vertu nous a été donnée par le baptême; elle grandit en nous avec la charité, par le mérite et par les sacrements, par la communion. Elle nous donne par elle-même une *facilité intrinsèque* pour bien juger pratiquement des choses de la vie chrétienne, et son exercice est *extrinsèquement facilité* par la prudence acquise qui s'exerce en même temps.

Cette prudence infuse fait descendre dans les actions de notre vie quotidienne la lumière de la grâce et de la foi infuse, comme la prudence acquise y fait descendre la lumière de la droite raison. Chez certains chrétiens très raisonnables, on voit surtout la prudence acquise; chez d'autres, plus surnaturels, on voit surtout la prudence infuse.

On voit par là que c'est une grande vertu, supérieure à toutes les vertus morales qu'elle dirige; elle doit évidemment se trouver surtout chez ceux qui ont à conseiller les autres et à les diriger.

Il ne s'agit donc pas ici de cette *prudence négative*, qui conseille presque toujours de ne pas agir, de ne pas entreprendre de grandes choses, et cela pour éviter des difficultés et des ennuis. Cette prudence, qui a pour principe : « pas d'affaires », est celle des pusillanimes. Après avoir dit : « le mieux est *quelquefois* l'ennemi du bien », elle finit par dire : « le mieux est *souvent* l'ennemi du bien ». Une telle prudence négative confond avec le médiocre le juste milieu de la vertu morale, qui est aussi un sommet au-dessus des vices contraires. La médiocrité, elle, est un milieu instable entre le bien et le mal; c'est

ce dont se contente la tiédeur, qui cherche toujours à se faire pardonner en parlant de modération et en disant — c'est son premier principe — : « il ne faut rien exagérer ». On oublie alors que dans la voie de Dieu, ne pas avancer, c'est reculer; ne pas monter, c'est descendre, car la loi du voyageur est de monter, d'avancer, et non pas de s'endormir sur la route.

La vraie prudence chrétienne est une vertu, non pas négative, mais *positive*, qui porte à agir comme il faut et quand il faut, et qui ne perd jamais de vue l'élévation de notre fin dernière surnaturelle, ni le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Elle écarte irrémédiablement certaines maximes humaines. Si la prudence acquise suppose les vertus morales acquises, *la prudence chrétienne suppose les vertus morales infuses qui accompagnent la charité*. Et si, dans la première formation, on insiste plus sur ces vertus, notamment sur l'humilité, la chasteté, la patience, que sur la prudence elle-même, c'est que celui qui est humble, chaste, patient, est porté par ces vertus mêmes à bien juger pratiquement (*per modum inclinationis*) de ce qui touche à la vie morale et spirituelle.

Mais lorsque le chrétien, déjà plus ou moins formé, doit commencer à se diriger lui-même, pour bien des choses, surtout s'il doit conseiller les autres, il doit être spécialement attentif à ce qu'exige la vraie prudence surnaturelle, et éviter toute inconsidération et précipitation dans le jugement. Alors on se rend de plus en plus compte de la *supériorité de la vraie prudence chrétienne*, vertu qui vient *immédiatement au-dessous des vertus théologales* pour faire descendre leur rayonnement et leur influence vivificatrice sur les vertus morales qu'elle dirige.

Dès lors la prudence chrétienne doit grandir avec la charité, et *ses vues surnaturelles doivent de plus en plus*

prévaloir sur les vues trop humaines de ce que saint Thomas appelle, après saint Augustin, « la raison inférieure ». La raison inférieure juge de tout du point de vue temporel, la raison supérieure juge de tout du point de vue de l'éternité (1).

Cette haute prudence chrétienne est trop rare. Le P. Lallemant, S.J., dit même : « La plupart des religieux, même des bons et vertueux, ne suivent, dans leur conduite particulière et dans celle des autres, que la raison et le bon sens : en quoi plusieurs d'entre eux excellent. Cette règle est bonne, mais elle ne suffit pas pour la perfection chrétienne. Ces personnes-là se conduisent d'ordinaire par le sentiment commun de ceux avec lesquels elles vivent, et comme ceux-ci sont imparfaits, — bien que leur vie ne soit pas déréglée —, parce que le nombre des parfaits est fort petit, jamais elles n'arrivent aux sublimes voies de l'esprit : elles vivent comme le commun, et leur manière de gouverner les autres est imparfaite (2). »

En certains temps, comme aux heures de persécution, éclate l'insuffisance d'une telle manière de voir.

La vraie prudence ne perd jamais de vue l'élévation du but vers lequel nous devons marcher; elle juge de tous nos actes par rapport à la vie éternelle, et non seulement par rapport aux habitudes ou conventions du milieu où nous sommes. Elle se rappelle constamment « l'unique nécessaire ». Aidée par les inspirations spéciales du don

(1) I^a^, q. 79, a. 9 : « Ratio superior est quae intendit æternis conspiciendis et consulendis; ratio inferior est quae intendit temporalibus rebus. » C'est ce que dit saint Augustin, *De Trin.*, l. XII, ch. VII.

(2) *La Doctrine spirituelle*, IV^e^ Principe, ch. II, a. 1. Nous avons peut-être déjà cité ce passage, mais il n'y a aucun inconvénient à le citer deux fois.

de conseil (1), elle devient la sainte discrétion qui pèse toutes choses à la mesure de Dieu.

***

La sainte discrétion et le don de conseil

Sainte Catherine de Sienne en a admirablement parlé dans son *Dialogue*, au traité *de la discrétion* ou *du discernement spirituel*. Elle nous dit que la discrétion chrétienne, qui indique la mesure entre les défauts contraires, et qui est le principe d'un sage discernement, est fondée sur la connaissance de Dieu et de soi-même. « *La discrétion*, dit-elle, *est un rejeton greffé sur la charité* et uni à elle... Mais, ce qui donne vie à l'arbre et aux rameaux, c'est la racine, et cette racine doit être plantée *dans la terre de l'humilité*, qui est la mère nourricière de la charité, sur laquelle est greffé ce rejeton de la discrétion (2). » C'est une manière symbolique d'exprimer la connexion de ces vertus.

La sainte discrétion suppose donc un grand esprit de foi; elle ne rapetisse rien; tandis que le naturalisme pratique ne voit que le petit côté des grandes choses, elle voit le grand côté même des petites choses de la vie chrétienne, de nos devoirs quotidiens dans leur rapport avec Dieu (3). Elle dirige la justice qui rend à Dieu et au prochain ce qui leur est dû. Comme il est dit en ce même *Dialogue* (c'est le Seigneur qui parle) : « Premièrement, la discrétion m'attribue à moi ce qui m'est dû, en rendant

(1) Cf. saint Thomas, *de dono consilii*, II^{a} II^{ae}, q. 52.

(2) *Dialogue*, ch. IX.

(3) Luc, XVI, 10 : « Celui qui est fidèle dans les petites choses est aussi fidèle dans les grandes. »

honneur et gloire à mon nom, en rapportant à moi les grâces et les dons qu'elle sait avoir reçus de moi (1); elle rend à elle-même ce qu'elle a conscience d'avoir mérité, en reconnaissant qu'elle n'est pas par elle-même... Pour ce qui est d'elle, elle confesse s'être montrée ingrate pour tant de bienfaits et n'avoir pas profité du temps et des grâces reçues : aussi s'estime-t-elle digne des châtiments, et est-elle pour elle-même, à cause de ses fautes, un objet de haine et de dégoût (2).

« Voilà les effets de la discrétion fondée sur la connaissance de soi qui est l'humilité vraie. Sans cette humilité l'âme sera indiscrète. *L'indiscrétion a sa source dans l'orgueil*, comme la discrétion a la sienne dans l'humilité. Aussi, sans discernement, me déroberait-elle comme un larron l'honneur qui m'appartient pour se l'attribuer à elle-même et s'en faire gloire; ce qui est bien à elle, elle me l'imputerait, *se lamentant et murmurant contre les mystérieux desseins* de la Providence que j'ai accomplis en elle et dans mes autres créatures; *elle se scandaliserait de tout, tant de moi que du prochain.*

« Bien différente est la conduite de ceux qui possèdent

(1) Ce sont là, en effet, des actes de la vertu de religion, dirigée par la prudence. La prudence ne dirige pourtant pas les actes des vertus théologales qui lui sont supérieures, mais elle indique quand il convient, par exemple, de parler des choses de foi avec telles où telles personnes, et quand il convient de faire tel ou tel acte de charité. Les vertus théologales qui ont Dieu même pour règle immédiate ne consistent pas dans un juste milieu déterminé par la prudence, mais leur *exercice* n'est pas indépendant d'elle. Cf. I^{a} II^{ae}, q. 64, a. 4.

(2) Un chrétien sincère, parcourant un grand cimetière, voyait sur presque toutes les tombes un éloge du défunt. Il se sentit inspiré à demander qu'on mît sur sa tombe : « Ci-gît un grand pécheur, qui, s'il est sauvé, le doit à la grande miséricorde de Dieu. » Il commençait à entrevoir ce qui, dans notre vie, vient de nous et ce qui vient de Dieu : « Perditio tua ex te, Israel; tantummodo in me auxilium tuum » (Osée).

la vertu de discrétion. Après avoir rendu ce qu'ils doivent à moi et à eux-mêmes, ils rendent ensuite au prochain ce qu'ils lui doivent, principalement en lui donnant l'affection qui procède de la charité et l'humble et continuelle prière, à laquelle tous sont tenus les uns envers les autres. Puis ils s'acquittent de leur dette envers lui, par leur doctrine, par l'exemple d'une vie honnête et sainte, par leurs conseils et les secours dont le prochain a besoin pour faire son salut (1). »

La sainte discrétion est ainsi la lumière qui règle les vertus; elle mesure les actes de pénitence extérieure et ceux du dévouement au prochain, tout en nous rappelant que notre amour de Dieu doit être sans mesure, et doit ici-bas toujours grandir (2).

Loin d'être une vertu négative, elle est, au service de la charité, la vertu qui tient les rênes de la vie morale, qui dirige la justice, la force, la tempérance, pour persévérer dans le bien, pour faire connaître Dieu et le faire aimer. La prudence chrétienne conserve ainsi avec la charité la connexion de toutes les vertus.

Lorsque cette grande prudence chrétienne est éclairée par *les inspirations spéciales du don de conseil*, qui lui correspond, alors elle se concilie fort bien, comme le demande Notre-Seigneur, avec « la simplicité de la colombe », avec la parfaite droiture, qui n'est point naïveté, qui garde le silence sur ce qu'il ne faut pas dire, mais qui ne parle jamais contre la vérité. Il faut être maître de sa langue.

Ce don de conseil vient au secours de la prudence surtout dans les *circonstances difficiles* et imprévues, pour concilier parfois dans un même mot ou un même geste

(1) *Dialogue*, ch. IX.
(2) *Ibid.*, ch. XI.

des vertus en apparence opposées, comme la fermeté et la douceur, ou encore, *la véracité et la fidélité à garder un secret.*

Selon saint Augustin et saint Thomas (1), *ce don de conseil correspond à la béatitude des miséricordieux*, pour deux raisons. Premièrement, il faut être miséricordieux pour savoir donner comme il convient un conseil salutaire à ceux qui en ont besoin, un conseil qui porte vraiment, qui ne les rebute pas, mais qui relève avec force et douceur. Et en second lieu, lorsque notre prudence hésite, dans des circonstances difficiles, entre la rigueur de la justice à observer et la miséricorde, qui ne saurait être oubliée, le don de conseil nous incline généralement vers la miséricorde, qui va relever le pécheur, et qui le fera entrer peut-être de nouveau dans l'ordre de la justice; il y entrera parfois avec une sincère et profonde contrition et réparera ainsi l'ordre violé beaucoup mieux qu'en portant le châtiment avec moins d'amour.

On voit par là l'élévation de la prudence infuse; nous la verrons mieux encore en parlant de la simplicité chrétienne, qui doit lui être toujours unie.

On saisit dès lors l'importance de la parole de Jésus (Matth., xxiv, 45) : « Quel est donc le serviteur fidèle et prudent que son maître a établi sur les gens de sa maison pour leur distribuer la nourriture en son temps? Heureux ce serviteur que son maître, à son retour, trouvera agissant ainsi! En vérité, je vous le dis, il l'établira sur tous ces biens. » Ces paroles s'appliquent à tout chrétien fidèle et prudent, spécialement à ceux qui doivent conseiller les autres, aux chefs de famille, aux pasteurs, aux évêques, aux grands papes. Ils recevront une haute récompense à laquelle il est fait allusion dans l'Ecclésias-

(1) IIª IIæ, q. 52, a. 4.

tique, XLIV, 1-16, où on lit l'éloge de la sagesse et de la prudence des patriarches et dans la prophétie de Daniel, XII, 3, où il est dit : « Ceux qui auront été sages (de la sagesse de Dieu et fidèles à sa loi) brilleront comme la splendeur du firmament, et ceux qui en auront conduit beaucoup à la justice seront comme des étoiles, éternellement et toujours. » Rappelons-nous que la fausse prudence est d'étain, la vraie prudence acquise est d'argent, que la prudence infuse est d'or, que les inspirations du don de conseil sont de diamant, de l'ordre même de la lumière divine. « Qui sequitur me non ambulat in tenebris, sed habebit lumen vitae. »

fr. RÉG. GARRIGOU-LAGRANGE, O. P.

Les ascensions d'une âme

La bienheureuse A.-M. Taïgi

La bienheureuse Anna-Maria Taïgi dût, comme on sait, se sanctifier dans le monde, au milieu des soucis et tracas d'une nombreuse et difficile famille. Modèle de piété filiale, elle fut aussi une épouse exemplaire et la « belle-mère » idéale.

Le premier appel entendu par Anna-Maria a été : *Pénitence!* mais dans le cadre du *devoir d'état.*

Le guide intérieur y insiste : « Souviens-toi bien de ces trois choses qui constituent la substance de la perfection : Un *amour pur* et exempt de toute affection naturelle, une constante *fidélité* aux inspirations de ma grâce et un parfait *abandon* aux mains de ma Providence... » — « Le plus grand mérite consiste à se trouver au *milieu du monde* et à tenir le monde sous ses pieds. »

La Sainte Vierge précise le programme :

> Sache bien, ô ma fille, que tu n'auras, ici-bas, qu'un jour bon sur cent mauvais, parce que tu dois ressembler à mon fils Jésus. Tu devras t'attacher, avant tout, à faire sa volonté et à lui soumettre constamment la tienne, dans le *genre de vie* qu'il lui a plu de te faire suivre; c'est là ta *vocation spéciale* Il faut que chacun puisse se convaincre, plus tard, en considérant de près ta conduite, qu'il est possible de servir Dieu dans tous les états, dans toutes les conditions de la vie, sans faire extérieurement de grandes pénitences, pourvu d'ailleurs qu'on lutte vigoureusement

contre les passions et que l'on se conforme, en tout, à la sainte volonté de Dieu. Souviens-toi qu'il est *bien plus méritoire* de renoncer à sa volonté propre et de se soumettre complètement à celle de Dieu que de faire les plus grandes mortifications corporelles.

Tandis qu'elle s'entretient avec une de ses disciples, Notre-Seigneur lui apparaît :

La vertu, lui dit-il, consiste surtout dans la *mortification de la volonté propre.* — Elle consiste à dérober, autant que possible, aux yeux des hommes les œuvres que vous faites. Le vrai serviteur de Dieu se contente de savoir que ses services sont connus du Père céleste. Il faut vous disposer à tout recevoir, le mal comme le bien, avec une égale résignation et même *gaieté* de cœur. Soyez bonnes et *charitables* pour le prochain, soyez humbles, soyez *patientes.*

Cette *patience*, Anna aura à l'exercer, *pendant quarante-huit ans, avec son mari Domenico.*

Ainsi que le rapporte saint Augustin de sainte Monique (dit le Décret de Béatification), Anna-Maria, pudique et mortifiée, *obéissait* à son mari comme au Seigneur et s'efforçait de le gagner à Dieu.

Domenico avait déjà déposé :

Par amour pour Dieu, elle se privait de boire, mais si je lui disais : « Marianne, bois ! ou : tu n'as pas bu ! », elle se mettait à sourire et m'obéissait aussitôt. Je l'ai toujours trouvée docile et soumise *comme une brebis.* — Elle était éloignée de tous les plaisirs du monde, même les plus permis, mais si je lui disais quelquefois : « Marianne, allons à tel endroit », elle se rendait à mes désirs avec une douce affabilité, comme par exemple quand je voulais aller voir les *marionnettes*, mais ensuite, m'étant aperçu qu'en venant m'accompagner elle le faisait plutôt pour m'obéir et que c'était pour elle un sacrifice, je la laissai en paix. — Je puis attester, en toute vérité, que, depuis notre mariage, il n'arriva pas une seule fois qu'elle me demandât

le *devoir conjugal*, comme aussi elle ne s'y refusa jamais lorsque je le demandais. Elle ne contractait pas de dettes, parce qu'elle lançait ses pas suivant sa jambe... Si quelqu'un de la famille tombait malade, elle prodiguait les soins en laissant, au besoin, la messe et les dévotions. Pour moi, je l'ai toujours estimée, et je dis que le Seigneur m'a ôté cette bonne servante parce que je n'étais *pas digne* de la posséder... Je l'ai toujours estimée comme une âme de grande vertu, mais je ne connaissais pas et ne soupçonnais pas une foule de choses que j'ai apprises... après sa mort. Je crois que le Seigneur l'a mise dans le paradis, aussitôt après sa mort, pour sa grande bonté et ses éminentes vertus, et j'espère qu'elle prie pour moi et pour toute la famille.

Cette oraison funèbre vaut les plus beaux discours. Ce rustre violent, non seulement ne s'est pas éloigné d'Anna quand elle a tourné à la dévotion, mais son amour, son admiration, n'ont fait que croître.

Dieu sait pourtant combien garder la paix, dans la maison de Domenico, était chose difficile ! D'un côté : un mari « *en perpétuelle menace d'incendie* », de l'autre, une *mère* bizarre, acariâtre, ne manquant pas une occasion de contredire son gendre. Anna va de l'un à l'autre, prêchant la patience. « Je dépose, dit Domenico, qu'elle eut toujours, pour *ses parents*, tous les soins possibles et l'affection la plus tendre. » Et Domenico en vint à partager cette affection. Il avait l'autorisation de rapporter quelques restes de la table du prince Chigi, où il servait en qualité de portefaix, supplément à son maigre salaire. Gentiment, Anna proposait de réserver le meilleur à sa mère, et Domenico d'applaudir : « Que Dieu en soit béni ! Nous avons pu contenter la mère ! » Mais cela ne la change pas. Plus Santa avance en âge, plus elle devient extravagante. Pourtant, sa fille ne la laisse manquer de rien, lui donne même quelque argent de poche. Le pire, ajoute Sofia, c'est que grand'mère adore bavarder sur l'un et sur l'autre avec les locataires. Doucement, Annette l'avertit qu'au lieu de ces can-

cans, mieux vaudrait une prière à l'église. « Ne m'assomme pas, répond la vieille, je veux faire ce qui me plaît ! Je n'ai pas besoin de toi pour aller à l'église ! » Anna, à force de dévouement, aura le dernier mot. Elle soignera sa mère malade, nuit et jour, et celle-ci fera, entre ses bras, une mort admirable, à soixante-treize ans. Comme elle prie pour l'agonisante, Anna entend le Maître lui dire : « Encore quelques heures de souffrances dans cette vie; de quoi expier la peine des péchés; puis un purgatoire limité et bref pour purger les défauts. »

Plus difficile encore sera le rôle de la Bienheureuse auprès de son *père Luigi.*

A la mort de sa patronne, la Signora Serra, Luigi, qui ne fit jamais grand'chose, estime préférable de ne plus rien faire et gaspille sa maigre pension à courir l'Italie. Sa bourse complètement vide, l'ancien pharmacien regagne Rome et vit aux dépens de sa fille, tout en refusant d'habiter avec elle. Annette finit par lui faire accepter un poste de concierge dans un orphelinat, puis, quand la vieillesse et la maladie l'ont rendu impotent, le fait recevoir à l'hôpital Saint-Jean-de-Latran, où il mourra. Mais il s'ennuie; se plaint du régime; est sans cesse chez son beau-fils, sans d'ailleurs consentir à entrer dans la maison. Il s'assied, en geignant, sur le dernier degré de l'escalier. Annette s'empresse, le supplie d'entrer. « Je ne veux pas entrer! Si ça ne te fait pas plaisir..., tant pis ! »

Et il crie, fait des scènes de gamin furieux. La Bienheureuse le traite comme tel, vient s'asseoir à côté de lui, sur l'escalier, nettoie « les dartres dégoûtantes dont il est couvert », le lave, le peigne, rapièce ses habits, lui donne les meilleures friandises rapportées de la table princière, lui glisse quelques pièces blanches pour s'a-

cheter du tabac ou des douceurs de son goût. Car celles qu'on lui donne ici ne le sont jamais. Ce qui lui permet de ne pas remercier après les avoir mangées... « Ce pauvre vieux, dépose Domenico, ne se montrait nullement aimable ni reconnaissant envers sa fille pour tant de soins. Il acceptait tout comme des choses dues et jamais ne remerciait. » Moins patient que sa femme, Domenico crie à l'ingratitude; puis, contagion de la charité, finit par entrer dans le pieux complot. Quand le vieillard fut incapable de quitter son hôpital, Anna, malgré ses infirmités, faisait, presque quotidiennement, une longue course pour le visiter et lui apporter des bonbons.

Les dernières années furent terribles. Mon beau-père, ajoute Domenico, fut frappé d'une « *affreuse lèpre* ». Anna le pansait, le baignait. Elle le prépara à mourir pieusement, lui procura les derniers sacrements et le secours de nombreuses prières.

« On eût dit (conclut admirablement Domenico) que Dieu n'avait donné à la Servante de Dieu de tels parents que pour *éprouver davantage sa grande vertu.* »

C'est certainement pour la même raison (car ce chapitre n'est pas épuisé) que Dieu lui avait infligé un tel... *mari.* Anna le transformera, en fera, c'est elle-même qui emploie ce mot : « un saint ». Il lui survivra seize ans et ne vivra que du souvenir de sa sainte. Mais avant d'en venir là !

Il parle d'or quand il dépose : « Je puis dire que sa vie entière a été un continuel et très douloureux exercice de *patience.* »

Dom Natali, qui le vit de près, dépose qu'au début il « était adonné à quelques *vices* », non pas seulement à ces « défauts » dont il avoue modestement s'être corrigé par l'influence d'Anna. De quels vices s'agit-il ? Ses colères folles laissent supposer qu'à l'exemple de

plusieurs portefaix il avait un goût prononcé pour le vin blanc! A côté de cela, des manies de rustre, en ce descendant des comtes palatins... Impossible de lui faire porter un pardessus. Ça le gêne! Impossible de lui faire accepter des pantalons qui atteignent les chevilles. Ça le gêne! Impossible de lui imposer une chemise. Ça le gêne!... Annette, devant son entêtement, sourit, l'embrasse et tout est dit... Domenico n'est pas démagogue, mais ce patricien déchu veut, pour des motifs inconnus, vivre et mourir portefaix. La princesse Chigi, qui, à l'exemple de son mari, l'estime, veut le faire monter en grade, du moins changer son nom de portefaix pour celui de commissionnaire! Domenico lui fait des scènes, exige qu'on l'appelle portefaix, *facchino* : « Je suis entré chez vous pour être portefaix et j'entends rester portefaix ! portefaix ou rien ! »

Quand cet homme-bolide arrive à la maison, tout doit être à son service. Anna le sait et n'hésite pas à congédier les plus illustres personnages pour être toute à son maître.

Voici un joli portrait du bonhomme par sa fille Sofia :

> Mon père était un homme pieux et sérieux autant qu'on peut le désirer, mais d'un caractère fougueux, exigeant, rogue, et extravagant, que c'était merveille. Entrant à la maison, il sifflait ou frappait. Il fallait, alors, se précipiter pour lui ouvrir, au risque de se briser la tête. De fait, par deux fois, ma sœur Mariuccia, pour s'être précipitée trop vite à son arrivée, roula par terre, une fois avec une de mes fillettes âgée de cinq mois qu'elle tenait dans ses bras. S'il ne trouvait pas tout à son goût, il entrait en fureur, au point de saisir la nappe sur laquelle était préparé le dîner et de tout jeter en l'air. Tout devait être prêt à la minute, la soupe chaude dans la soupière, la chaise en place. Mêmes exigences pour ses habits et pour tout.

Pour se faire obéir de ses enfants, le *bâton*..., ou pire. Un jour, un des gamins, pour échapper à la bastonnade, s'enfuit dans la rue. Fou de colère, Domenico lui lance

un fauteuil par la fenêtre... Encore ce tableau négligé-t-il tels détails relevés par le cardinal Pedicini. Dans ses fureurs, Domenico s'oublie jusqu'à proférer, devant ses enfants, des paroles grossières. Annette finira par le corriger aussi de cela, mais, conclut le cardinal, ce fut par « un sacrifice permanent, un long martyre volontaire ». Anna-Maria ne perd jamais son sang-froid, s'abaisse aux plus humbles soins, quitte un évêque pour accueillir son seigneur, lui laver les mains, lui tailler les ongles. Toujours souriante, elle lui fait entendre qu'on ne dresse pas les enfants comme des oursons, et l'ours courbe la tête. Écoutez-le :

> Je veux dire ceci, à la gloire de Dieu, que j'ai vécu, avec cette âme bénie, environ quarante-huit ans. Jamais de sa part une parole de dégoût, jamais un dissentiment ! Nous avons vécu en continuelle paix de *paradis*... Souvent je rentrais à la maison accablé de fatigue, un peu inquiet (le joli euphémisme !) à cause du service et des difficultés avec les patrons... Elle me rassérénait.

Jamais religieuse ne pratiqua *obéissance* plus méritoire.

Dans cette obéissance, il entre beaucoup de vertu, mais aussi un sens exact des réalités. Domenico n'est pas un héros, et son existence l'exigerait. Il mènera, jusqu'à son extrême vieillesse, une vie de forçat du pain quotidien. Cela excuse bien des choses, et Anna ne l'ignore pas.

Il est une catégorie de mortels pour qui le jour commence avec les étoiles et la nuit avec le soleil. Pour leurs serviteurs, c'est une autre affaire ! Domenico, le dîner princier terminé, à minuit ou une heure, doit pourvoir encore au balayage et à la vaisselle. Libéré le dernier, il ne rentre habituellement (ayant servi le dîner, mais pas dîné) que « vers le jour ».

Anna, harassée, est debout, l'attendant, sourire aux lèvres. Domenico gronde pour la forme : « Pourquoi m'attends-tu si longtemps ? Pourquoi ne pas te coucher

tranquillement, puisqu'il faut que tu sois sur pied tout le long du jour ? » — « Mais qui donc, Domenico, te soignera si moi-même je ne suis là ? Ne faut-il pas que tu puisses prendre bien ton repas pour recommencer demain ton travail ? Prends tranquillement ta nourriture ; soupe à ton aise, puis nous irons prendre notre repos dans la paix du Seigneur. »

Domenico rit, mange de très bon appétit, plaisante, dit les événements de la journée. Puis ses yeux se ferment. Il est 3 ou 4 heures du matin. La nuit sera courte. Anna, pourtant, lui présente l'eau bénite. A genoux, au milieu des berceaux, elle dit la prière du soir parfois longue! Et Domenico la trouve courte! Il l'a dit... Écoutez : « Elle priait pour le Saint-Père, pour les cardinaux, pour tous les prêtres, pour les bienfaiteurs, pour la conversion des pécheurs, pour la conversion des hérétiques, pour tout le monde et même pour les mauvaises langues; et cela me semblait un *paradis* ! » Il a dit cela, Domenico! Amour, voilà tes prodiges! Car le terrible portefaix aime terriblement et jalousement son Annette, se transforme en chevalier, redevient comte palatin si on lui manque. Les prélats de l'enquête ont dû sourire en voyant ce vieillard de 91 ans se redresser pour dire : « Si je m'apercevais qu'on la molestât, on le *payait cher* ! » Ce n'est pas bravade. Un jour de fête, il se rend à l'église donnant le bras à Anna, qui est enceinte. Un soldat chargé du service d'ordre heurte rudement la jeune femme. Le sang de Domenico ne fait qu'un tour ; il se jette sur le troupier, l'accable de reproches, lui enlève son fusil, se met à le battre comme plâtre. Il l'eût assommé, ravi de donner enfin un exercice légitime à sa violence, si des passants et Anna ne se fussent interposés. Ce n'est pas le seul cas où il faudra apaiser ce loup de Gubbio :

Quoiqu'elle s'efforçât de faire du bien à tout le monde, dépose-t-il, il y eut de *mauvaises langues* qui ne la laissaient pas en repos, soit par jalousie de voir tant de per-

sonnes de distinction à la maison, soit par suggestion du démon. Mais je ne pouvais la suivre partout. Voyant de plus que la Servante de Dieu était peinée lorsque je prenais part à ces choses, je finis par lui dire : « Fais un peu ce que tu veux et comme tu veux; si tu aimes que les gens te lancent des pierres et si tu veux encore leur en apporter, tu es libre...

Voilà qui est parler. Le bon Domenico vient de toucher un des sujets qui pouvaient mettre le feu aux poudres; cet incessant cortège de personnages, prêtres, princes de l'Église, seigneurs, gens du peuple, venant consulter la Sainte, se faire diriger, comme jadis le cortège des disciples se pressait dans la cellule de la *Mamma* Catherine de Sienne! Péril redoutable de *jalousie*!

Quelquefois, en rentrant pour changer d'habits, je trouvais la maison remplie de gens. Aussitôt ma femme laissait là tout ce monde, seigneurs et prélats qui venaient la consulter, et s'empressait d'accourir, pour m'essuyer et me servir avec affabilité et *contentement*; on voyait bien qu'elle le faisait de tout son cœur, jusqu'à vouloir arranger les cordons de mes souliers. Ma maison était fréquentée par beaucoup de gens, surtout dans les premiers temps, mais je pouvais être *parfaitement tranquille* et fermer les yeux. Je savais ce qu'était ma femme et comment elle pensait et agissait. Je m'abstenais même de la *questionner*. Je savais que ces personnages ne venaient que pour demander des prières ou des conseils; elle était ma consolation et celle de tout le monde.

Saint François de Sales ne dit-il pas que les lièvres des Alpes, à vivre parmi les neiges et se nourrir de neige, deviennent blancs comme neige ?

Domenico fait de même. Mais quelle *prudence* chez Anna !

Survenait-il une visite, elle gardait auprès d'elle sa mère ou ses filles. S'il s'agissait d'une confidence, elle se retirait dans un angle de l'appartement où travaillait sa mère, ou,

si elle pénétrait dans l'appartement voisin, laissait la porte ouverte, pour avoir toujours des témoins.

Encore cela ne suffisait-il pas, nous le verrons, à faire taire les mauvaises langues, ni même toujours, du moins au début, à rassurer Domenico. Le Promoteur de la foi ne manque pas de relever que celui-ci, « follement jaloux », ne se gênait pas pour congédier maints visiteurs...

Notre-Seigneur avait prévenu la Bienheureuse :

> Souviens-toi que tu dois être *prudente* en toutes choses. Le malin, ma fille, est un esprit de *contradiction*. Celui qui en est dominé ne vit en repos ni le jour ni la nuit. Mon esprit, au contraire, est un esprit d'amour et de paix, plein de *condescendance* pour tout ce qui n'est pas péché. Celui qui possède ma *paix*, possède toutes choses. Plusieurs âmes, pour arriver à ce grand bien, font de rudes pénitences... Nul ne peut arriver à la paix de mes élus s'il ne s'efforce de se faire *simple* comme un enfant et s'il n'a acquis, tout d'abord, la vraie, la vraie charité... Celui qui possède la charité, ô ma fille, a la *patience*. La charité travaille avec zèle et amour. Elle ne parle mal de personne, parce qu'elle craint de perdre cette perle précieuse de mon amitié. Elle comprend tout, elle voit tout, elle s'aperçoit de tout, mais elle couvre tout de son manteau. Elle excuse les défauts du prochain, compatit à ses peines et se dit à elle-même : Hélas ! mon Dieu, je serais *pire* encore si vous ne veniez à mon secours.

Tiraillée entre ces trois caractères impossibles, sa mère, son père, son mari, Anna arrive à concilier les contraires. A la tempête, elle oppose le silence. Domenico balbutie, rougit, prêt à tomber à genoux. « Au reste, Annette, fais un peu en cela ce que tu voudras, car moi je n'y entends rien. » Annette ne triomphe pas : « Pour moi, Domenico, je ferais de cette manière. Es-tu content ? » Parbleu, il serait allé quérir l'obélisque de la place Saint-Pierre pour faire plaisir à sa petite sainte !

Sa grande délicatesse a fait qu'il n'y a jamais eu de dif-

férend sérieux entre elle et moi. Elle savait avertir charitablement, et je lui dois de m'être corrigé de *quelques défauts*... (Encore un bel euphémisme !) Elle faisait les avertissements avec une charité incomparable. Toutes ses manières produisaient un charme qui obligeait *irrésistiblement* à la contenter toujours pour le bien de la famille.

Il était clair, en effet, que le seul intérêt commun, et non l'instinct dominateur, commandait tous ses actes. Même le regard myope de Domenico s'en rendait compte.

Voyait-elle quelqu'un inquiet ou troublé (ma femme) ne disait rien, mais attendait qu'il fût *calme*, et alors elle faisait tout doucement réfléchir et donnait de très bons avis de patience et d'humilité. Au reste, ces altercations étaient rares; ma pauvre femme était si prudente que, dès qu'elle s'apercevait de quelque petit différend, qu'il s'agît de la vieille maman ou de la bru, elle s'empressait de l'étouffer avec une bonté qui *cimentait* encore mieux la paix et l'harmonie...

Domenico, vos paroles sont d'or !

Il m'arrivait assez souvent de rentrer de mauvaise humeur. Elle avait le talent de me tranquilliser. Bref, elle savait bien se taire, mais elle savait encore mieux parler, quand il le fallait.

Il est intarissable. Voici des détails encore plus savoureux, le chapitre de la *belle-mère* :

Ma femme a toujours fait régner *une paix céleste* dans la famille, quoique nous fussions nombreux et de caractères différents, surtout lorsque Camillo, mon fils, vint demeurer avec nous, les premières années de son mariage. La *belle-fille* était d'une humeur difficile, parce qu'elle *voulait commander* en maîtresse, mais la Servante de Dieu

savait si bien contenir tout le monde dans les limites que tout ce que je pourrais en dire serait peu de chose.

Il manquait cela à la gloire de la Bienheureuse ! Modèle des épouses, des mamans, la voici modèle des *belles-mères* ! Se fait-on bien une idée de ce chef-d'œuvre : Anna imposant la paix en cette arche de Noé, où campent, à l'étroit, époux et beaux-parents, belle-fille et deux tribus d'enfants, sept d'un côté, six de l'autre ! Domenico a raison de dire son admiration. Voici des témoins étrangers :

Assez souvent, Domenico rentrait le soir de mauvaise humeur, par suite de contestations avec les autres domestiques; mais il trouvait toujours dans Anna-Maria les consolations dont il avait besoin. Elle s'étudiait toujours à mieux connaître ses goûts pour les contenter, ses peines pour les adoucir. Dès qu'il mettait le pied sur le seuil, elle devinait s'il avait du chagrin, et avec amabilité : « N'est-il pas vrai que tu as eu aujourd'hui beaucoup de fatigues ? — Oh ! c'est bien vrai ! Je n'en puis plus. — Eh bien, assieds-toi donc, repose-toi à loisir, car ici tout va bien... » Domenico daubait parfois sur les camarades, le patron. Anna laissait couler, puis excusait, réhabilitait; la bonhomie milanaise reprenait ses droits en Domenico. Si l'orage plus violent se traduisait par des gros mots, Anna recevait « l'injure », l'ensevelissait dans les abîmes de sa charité. Mgr Luquet affirme d'ailleurs que, si le père d'Anna s'oublia jusqu'à la « maltraiter », Domenico, malgré ses fréquentes violences, « ne la maltraita jamais ».

Albert Bessières, S. J.

IN MEMORIAM

Le Père Joret

Le P. Joret a rendu son âme à Dieu au matin du 27 février, à l'âge de cinquante-trois ans. Il fut un des amis de la première heure, un des collaborateurs les plus assidus et les plus appréciés de *La Vie Spirituelle*. La plupart de ses ouvrages : *La Contemplation mystique, Aux sources de l'eau vive, L'Enfance spirituelle, Recueillement*, y parurent en articles avant d'être réunis en volumes. Beaucoup d'âmes qu'il a aidées de sa spiritualité seront consolées d'apprendre que sa mort a été, comme sa vie et comme sa doctrine, dans la sérénité.

Il n'est pas mort de la maladie qui le retenait depuis vingt et un ans dans sa retraite de Passe-Prest. Le mal qui l'a emporté fut bref. Quand les médecins eurent perdu tout espoir et qu'on l'eut averti de son état : « Merci, fit-il, merci... Que je voudrais avoir toute ma présence d'esprit pour bien faire toutes choses. »

Il est mort doucement dans la lumière de la divine Trinité, dont le mystère l'attirait. Peu de minutes avant le dernier soupir, il murmurait avec suavité : « Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit... » Le Père, le Fils, le Saint-Esprit, ce furent ses dernières paroles.

René Schwob, qui l'a intimement connu, lui rend ce beau témoignage :

« Si cette vie si faible était capable de fructifier à ce point, c'est qu'il savait justement faire de lui-même comme de son temps la plus sainte économie. Sa fragilité l'avait forcé de se mettre à un régime de Père du désert. Et c'est ce régime-là qui lui permit en même temps de se survivre vingt ans, de grandir sans cesse dans la pureté de l'amour le plus brûlant. Au fond, toute sa vertu consistait, ayant accepté son

état, à faire de ce renoncement forcé, je ne dis pas seulement à tout plaisir, mais à la moindre variété, au moindre changement de régime, une ascèse sévère et qu'il n'enseignait jamais. C'est la stricte observation de son état de malade qui le fit, d'année en année, se purifier et grandir. »

C'est dans ce cadre de vie recluse qu'il put trouver le loisir de cette contemplation studieuse qui lui permit d'écrire et d'enseigner avec tant de fruit. En un temps où d'autres théologiens retenaient dans la pensée de saint Thomas « surtout les éléments rationnels, avec leur équilibre et leur sécurité, dans leur démonstrabilité, dans leur armature conceptuelle », il fut, lui, principalement attentif au mystère divin et à cette présence qui vivifie l'esprit et le met en état de recherche et comme d'inquiétude, selon la parole : « Cherchez le Seigneur et votre âme vivra. » Il fut, à sa place, l'un des artisans de « ce renouveau mystique » qui marqua la chrétienté d'après-guerre, tout tendu vers cette « intuition obscure » dont il parlait comme d'expérience, et porté, par un pressentiment de la transcendance infinie, toujours au-delà du conçu, vers cet Inconnaissable qui ne peut être que vu dans la gloire.

E. L.

Guillaume de Saint-Thierry

La Lettre d'or

(*Suite et fin*)

Arrivé à ces sommets, celui qui jusque-là n'était que solitaire ou simplement seul, devient « un », et la solitude de son corps s'est convertie en « unité de l'esprit ». Alors s'accomplit en lui ce que le Seigneur demandait pour ses disciples, comme terme de toute perfection : « *Père, je veux que, de même que toi et moi nous sommes un, de même ils soient un en nous* (1). »

Cette unité de l'esprit, cette ressemblance avec Dieu, abaisse d'autant plus l'homme à ses propres yeux qu'elle le rapproche davantage de son Créateur. Alors il a de son corps, de son âme et de son esprit une idée conforme aux propriétés, aux mérites, à la situation de chacun d'eux; alors il commence à se connaître parfaitement lui-même, et, par cette connaissance de son moi, il s'élève progressivement jusqu'à la connaissance de Dieu.

Dans cet état où son affection commence à s'élever et à grandir, le progressant doit prendre garde, quand il

(1) Joann., XVII, 11–21.

essaie de se représenter cette similitude avec Dieu, de tomber précisément dans l'erreur de la dissemblance : comparant en effet spiritualités et spiritualités, réalités divines et divines réalités, il est à craindre qu'il ne sorte pas d'une conception toute matérielle et qu'il ne les conçoive qu'à la manière de substances corporelles. Il est donc de toute nécessité que l'âme qui s'arrête à sa ressemblance avec Dieu commence par écarter toute représentation corporelle de l'idée qu'elle se fait d'elle-même. Ensuite elle ne doit pas perdre de vue que Dieu, non seulement n'est pas localisé à la manière des corps, mais encore qu'il n'a rien de la mobilité des esprits. Si ce qui est *spirituel* est tellement éloigné de la qualité et de la nature des corps qu'il répugne à toute circonscription locale, les ineffables réalités divines, elles, ont sur les choses corporelles et spirituelles une suréminence telle qu'elles échappent aux lois du temps, du lieu et du mouvement, et qu'elles demeurent immuables et éternelles dans la béatitude de leur éternelle immutabilité. Et de même que l'âme, qui discerne les réalités corporelles par les sens du corps, ne saurait atteindre les réalités rationnelles et spirituelles que par elle-même, de même ne doit-elle attendre que de Dieu seul l'intelligence des choses de Dieu.

Sans doute, il est permis et il est possible à l'homme doué de raison de scruter avec soin quelques-unes des ineffables réalités de Dieu, comme la douceur de Sa Bonté, la puissance de Sa Vertu, et autres semblables; mais la Substance de l'Être divin, voilà ce qui échappe à toute représentation et à toute pensée, si ce n'est dans la mesure où l'âme mérite d'y atteindre *par le sens lumineux de l'amour* (1).

(1) « Le Sens de l'amour éclairé! .. » Une de ces expressions qui résument toute la mystique de Guillaume. A rapprocher d'ailleurs du « sentire de Deo in Bonitate » (cf. note 6). M. Gilson a suffisamment montré ce qu'était chez Guillaume cette « sensation de Dieu dans la bonté par l'amour » (qui nous tient lieu ici-bas de connais-

***

Et pourtant, ce Dieu, il nous Le faut croire, et même, dans la mesure des lumières de l'Esprit-Saint, il nous Le faut « penser » et nous le représenter comme une certaine Vie éternelle, vivante et vivifiante; comme l'Immuable qui ne laisse pas que de concevoir et de créer, sans pour cela changer, tout ce qui se meut; comme l'Intelligent qui forme tout ce qui est intelligent et intelligible; Sagesse substantielle d'où découle toute sagesse ici-bas; vérité éternelle et sans ombres, d'où dérive tout ce qui est vrai et en qui reposent de toute éternité les causes de tout ce qui sera à jamais dans le temps.

Il est Celui dont la Vie se confond avec l'Essence et la Nature, étant Lui-même sa propre Vie, laquelle n'est point distincte de sa Divinité, de son Éternité, de sa Grandeur, de sa Bonté; il est la Vertu existant et subsistant par soi, excédant toute circonscription de par sa nature d'Être infini; défiant, de par son éternité, le temps que peut concevoir la raison ou la conjoncture; — tout autant de Réalités qui sont infiniment plus vraies et plus excellentes qu'on ne saurait de quelque façon l'exprimer.

N'oublions pas cependant qu'on atteint cet Être ineffable *par le sens de l'amour humble et éclairé* bien plus sûrement que par les subtiles recherches de la raison; — et qu'Il excédera toujours toute pensée, quoiqu'il puisse être « pensé » plus facilement qu' « exprimé ».

Il est la suprême Essence, d'où tout être tire son origine; la substance souveraine qu'aucune voix ne peut exprimer; le Principe et la Cause subsistants de toutes choses; Celui en qui notre être ne meurt point, notre

sance de Dieu), pour que nous ne nous y arrêtions pas pour l'instant (cf. Gilson, *op. cit.*, app. V, § v : *La Charité comme Connaissance*, pp. 226-227-228).

Nous y reviendrons plus tard, s'il plaît à Dieu.

intelligence n'erre point, notre amour ne subit point d'offense...

Puisse donc celui qui le cherche sans répit Le trouver toujours plus doux! — puisse celui qui s'est rencontré avec sa douceur infinie le chercher avec plus d'ardeur!

* * *

Et puisque cet Être ineffable daigne parfois se laisser voir ineffablement, que celui qui veut Le voir commence par purifier son cœur : ni l'esprit qui se repose dans quelque apparence corporelle, ni l'âme attentive aux splendeurs des corps, ni la raison et ses subtiles recherches, ne sauraient y atteindre, *mais seulement l'humble amour d'un cœur pur.*

C'est là cette Face du Seigneur que nul ne peut contempler et vivre en même temps pour le monde; c'est là cette Beauté à la contemplation de laquelle soupire quiconque ambitionne d'aimer le Seigneur Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit, de toutes ses forces. C'est là cette vision à laquelle ne cesse d'exciter son prochain celui qui l'aime comme soi-même. S'il arrive qu'elle y soit admise, l'âme distingue alors, à la lumière même de la Vérité, la grâce qui l'a prévenue; et quand elle s'en voit écartée, elle comprend, par la cécité qui la frappe, qu'elle est trop impure pour jouir de tant de pureté. Si elle aime, il lui est doux de pleurer, et ce n'est pas sans de nombreux gémissements qu'elle est contrainte de rentrer dans sa conscience.

Certes, nous sommes totalement incapables de nous faire du Seigneur une idée adéquate : mais il nous pardonne, Celui que nous aimons, et dont nous ne pourrons jamais — nous le confessons — ni parler, ni penser dignement, quoique son Amour, ou l'amour de son Amour, nous provoque et nous attire à faire de Lui l'objet de nos pensées et de nos discours.

A celui-là donc qui porte ainsi Dieu dans sa pensée de

s'humilier en toutes choses et de glorifier en soi-même le Seigneur son Dieu, — de s'estimer vil quand il contemple Dieu, — de se soumettre à toute créature par amour du Créateur, — et de faire de son corps « une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu, une hostie raisonnable ». Avant tout ne pas prétendre à trop de sagesse, mais « goûter » avec sobriété et selon la mesure de la Foi dispensée par Dieu; enfin ne pas mettre ses trésors dans la bouche des hommes, mais les cacher dans sa cellule et les ensevelir dans sa conscience, afin de porter toujours au front de celle-ci, comme au frontispice de celle-là, cette sentence : « *Secretum meum mihi* — Mon secret est à moi (1). »

Telle est donc dans sa fraîcheur la doctrine mystique de la Lettre d'Or. *Ainsi que pense M. Gilson* (2), *la présenter telle qu'elle est devait suffire à démontrer qu'elle est inattaquable. Nous avions cru bon, cependant, de relever dans les notes certaine interprétation qui nous paraissait malheureuse, et qui laissait planer sur le dernier chapitre du chef-d'œuvre de Guillaume une ombre pour le moins suspecte. En réponse à ces notes, M. Pourrat a bien voulu justifier sa position d'historien et préciser sa pensée au sujet de la* Lettre aux Frères (3). *Le soupçon* d'hétérodoxie *étant définitivement écarté, et celui de* saveur panthéiste *réduit à sa plus simple expression, nous ne pouvons que remercier l'auteur de la* Spi-

(1) Isaïe, XXIV, 16. De bonne heure, ce fut l'habitude, en Chartreuse de désigner chaque cellule par une devise ou sentence, tirée des Saintes Écritures. Lors du séjour qu'il fit au Mont-Dieu, quelques temps avant d'écrire sa *Lettre*, Guillaume avait sans doute remarqué ce texte d'Isaïe au frontispice de l'une ou l'autre habitation des Solitaires.

(2) E. Gilson, *La théologie mystique de saint Bernard*, Paris, 1934, p. 217 (Appendice V).

(3) Cf. P. Pourrat, *A propos de la Lettre aux Frères du Mont-Dieu*, dans *La Vie Spirituelle*, mars 1937, pp. 321-323.

ritualité Chrétienne *pour une conclusion qui laisse intacte la doctrine mystique de Guillaume.*

« *Caute legatur* », *a dit Gerson :* « *Qu'on lise la* Lettre *avec précaution.* » *Bien volontiers, nous faisons nôtre la prudence du Chancelier ! C'est vraiment* « *avec précaution* » *que nous avons entrepris ce travail de traduction.* La Lettre aux Frères du Mont-Dieu *abonde en passages difficiles; qu'il s'en trouve d'inintelligibles, c'est ce que nous ne pouvons croire. Obscurs, si on les isole, nombre de textes de la* Lettre *s'éclairent subitement dès qu'on les place dans leur contexte, dans l'atmosphère qui est la leur. Ils s'illuminent tout à fait si l'on prend la peine de rapprocher d'eux les textes parallèles des autres écrits de Guillaume. Rapprochements et comparaisons donnent en plus d'un endroit la clef de la pensée quelque peu subtile de l'auteur; c'est pourquoi, malgré les difficultés, nous avons l'espoir d'avoir traduit fidèlement.*

Peu d'idées de la Lettre d'Or *sont à proprement parler* « *nouvelles* » *: la plupart — et non des moindres — se trouvent amplement développées dans le* Speculum Fidei, *dans le* De natura et dignitate amoris, *le* De Contemplando *ou les* Meditativae Orationes. *La lettre n'est que le schéma, tout au plus le résumé, d'une vaste doctrine. Et puis, redisons-le encore une fois : c'est une lettre, rien de plus ! Une lettre qui vise à éclairer beaucoup plus qu'à enseigner, à encourager et à stimuler beaucoup plus qu'à édifier ; c'est une somme d'ascétique et de mystique, et pourtant son caractère ne permet pas d'exiger d'elle la précision et la concision d'un traité de mystique spéculative.*

Concluons à notre tour : la Lettre d'Or *n'est point parfaite, puisque, au cours de son histoire, sa terminologie, par deux fois au moins, a pu prêter à confusion. Mais la doctrine qu'elle renferme, étudiée à la lumière des autres écrits de Guillaume, reste à l'abri de tout soupçon. C'est du moins ce que nos notes ont essayé de démontrer.*

fr. J.-M. Déchanet, O. S. B.

M. Pourrat nous prie d'ajouter la note suivante :

Mon intention a été d'exposer les raisons qui motivent mon appréciation de la *Lettre aux Frères du Mont-Dieu.* Au lecteur de juger.

Pour l'y aider, je citerai encore un texte de Gerson qui précise le sens et la portée du fameux « *caute legatur* ».

Gerson a rencontré des lecteurs de la *Lettre* qui en déduisaient une explication très fautive de l'union mystique. Voici le passage :

« Dicunt ergo quod talis anima (transformata in Deum) perdit se et esse suum et accipit verum esse divinum, sic quod jam non est creatura nec per creaturam videt aut amat Deum, sed est ipse Deus qui videtur et amatur. Hanc insaniam voluerunt aliqui trahere ex verbis Bernardi in *Epistola ad Fratres de Monte Dei.* » (*De mystica theologia speculativa*, Consid. 41, t. III, 394.)

Il y a donc dans le texte de la *Lettre* de réelles imperfections, capables d'induire en erreur. Ce fait le prouve surabondamment.

BILLET D'APOSTOLUS

Condition de la paix intérieure

Les doux posséderont la terre. La douceur de l'âme chrétienne est donc la grande force de notre apostolat, et cette douceur est-elle autre chose qu'un rayonnement de la paix intérieure ?

La paix, c'est, disait saint Augustin, la tranquillité de l'ordre. *Elle naît donc spontanément dans une âme qui a mis chaque chose à sa place, chaque chose, c'est-à-dire chaque affection, chaque occupation, chaque désir. Examinons, en effet, la cause de nos troubles : nous verrons toujours un défaut d'ordre ou d'ordonnance. Qu'est-ce que* la hâte, *sinon le désir inconsidéré de « brûler » l'étape au lieu de la franchir ? Qu'est-ce que* l'impatience, *sinon, comme les mots mêmes ici l'indiquent, le refus de cette sorte de souffrance qu'est la docilité à la lenteur du temps ? Qu'est-ce que* l'inquiétude, *sinon un manque de résignation à la volonté de Dieu dans l'avenir ? C'est déjà beaucoup d'avoir discerné ainsi la cause de l'absence de paix. Examinons-nous déjà sur ce point capital : Ai-je eu le souci de mettre ainsi de l'ordre dans ma vie, dans mes affections, dans l'emploi de mon temps ?*

L'ordre vaut par lui-même. Une occupation bien réglée et ordonnée, méthodiquement faite, si petite, si modeste qu'elle soit, est un hommage rendu à l'ordre. *Si je suis particulièrement sujet à la hâte, ne pourrais-je pas décider, pour telle occupation choisie, de la faire avec une certaine lenteur, modérant mon excitation naturelle? On prend facilement l'habitude d'être pressé! Concilier le zèle avec la possession de soi-même, la rapidité qui permet d'augmenter son rendement avec la maîtrise de soi qui exige un contrôle. Si je suis particulièrement sujet à l'impatience, il sera bon également de déterminer à l'avance que, dans telle occasion glissante, je dominerai cette impatience, n'en laissant rien paraître sur mon visage, ni dans mes paroles. De même, si l'inquiétude est dans mon tempérament, il sera bon de faire comme si tout allait bien.*

Il ne faut pas croire que la paix s'obtient d'elle-même, par simple commandement. Il ne suffit pas de se dire : je serai désormais paisible, pour obtenir la paix. Et dans la recherche de la vertu de paix, comme dans celle de plusieurs autres vertus, bien des désillusions, des découragements viennent de ce qu'on n'a pas assuré les fondements de l'édifice que l'on veut bâtir. L'homme est un composé d'âme et de corps, ou plutôt, comme le disait Pascal, il est tout entier esprit et tout entier animal. Pour obtenir la paix dans son intérieur, ce qui est peut-être la condition de plusieurs autres vertus (comment serait-on prudent, courageux, charitable, si l'on n'est pas d'abord paisible ?), il faut d'abord l'avoir fait régner dans son corps. Cherchons donc les conditions organiques de la paix dans :

a) le sommeil *pris régulièrement, chacun selon ses besoins, qui doivent être déterminés conformément aux lois de l'hygiène ;*

b) *la fuite de ce qu'on appelle le* surmenage. *Et ici il convient de signaler un défaut assez général : de nos jours, dans les affaires comme aussi dans l'exercice de la charité, dans les « œuvres », il est bien vu d'apparaître comme surmené, accablé, ne pouvant plus en donner de la tête. Si le surmenage est réprouvé, au moins est-il tenu pour un excès qui honore son homme. Est-ce raisonnable ? Sur ce point, il importe de bien se former le jugement : s'il est des cas où le surmenage est momentanément nécessaire, par exemple pour soigner un grand malade ou pour préparer un examen, alors il le faut réparer par un repos compensateur. Sans quoi, on atteint les forces vives ;*

c) *la répression* des excès d'action. *P. Janet, dans ses ouvrages de psychiatrie, signale que plusieurs maladies mentales débutent par ce qu'il appelle le sentiment de pression. On a l'impression d'avoir énormément à faire, d'être débordé, et on se charge soi-même, on veut tout dire, tout faire à la fois : telle est l'origine du* bégaiement. *On fera donc bien d'examiner tout ce qui, en soi, ressemblerait à ces symptômes à l'état naissant. Rapidité excessive de la parole ; répétitions d'expression, ainsi dire oui, oui, oui, au lieu de dire oui; emploi des superlatifs, ou des expressions d'intensité : j'ai attendu des heures, j'ai souffert le martyre, il parlait à la perfection, c'était épouvantable... Recherche aussi des* tics *naissants; nous en avons tous, et nous sommes les derniers à en être informés. En général, nous parlons trop vite ou trop fort quand ce n'est pas les deux à la fois. Saint François de Sales disait qu'on peut faire entendre beaucoup de choses par le silence, l'attitude, le regard. Gestes tournés en manie et qui ne sont plus contrôlés, ainsi les tapotements avec les pieds ou les mains.*

Bien souvent, nos troubles viennent de ce que nous

nous sommes proposé des buts qui dépassaient nos forces, ou de ce que nous avons visé un résultat qui dépassait nos talents, qui même dépassait ce qu'il faut attendre ordinairement de la nature humaine. La connaissance de nos limites est un acheminement vers la paix. Ne pas trop attendre des autres, ni de soi-même. Garder l'intention de perfection, le jugement de bienveillance et le désir d'excellence (soit pour nous, soit pour le prochain), sans pourtant être le moins du monde surpris de l'imperfection ni de la médiocrité (en nous d'abord et chez les autres ensuite). Cet amour maladroit de l'excellence se retrouve souvent chez les spirituels, et on comprend pourquoi. Le spirituel, qui est, en somme, un spécialiste de la perfection morale, est naturellement plus exigeant et plus difficilement contentable. Son œil devient un œil de lynx pour repérer les défaillances, et il acquiert la faculté de discerner des taches et de la poussière là où l'œil vulgaire ne trouve rien à reprendre. Et cette acuité du regard serait une cause de trouble ou de dépit, elle nourrirait l'amour-propre si le spirituel ne pratiquait pas la vertu d'abandon et de détachement, même vis-à-vis de ses vertus, ne se souciant pas trop *et se réjouissant* plutôt *des* lacunes *inévitables, lesquelles rappellent expérimentalement notre situation de créatures et sont l'hommage de la misère à la Toute-Puissance.*

Cultivons donc la paix : *Quand même tout bouleverserait, gardez la paix, dirait saint François de Sales, car aucun bien n'est un bien s'il n'est accompagné de la paix du cœur; et aucun mal n'est un mal s'il advient à une âme qui garde la paix.*

Il faut la paix dans la prière, la souffrance, l'angoisse, dans la tentation, le travail, le zèle, dans l'amour de Dieu même. Dieu attend que l'âme soit en paix pour y demeurer. Et cette paix est toujours une conquête diffi-

cile, conquête journalière ou presque, surtout à certaines périodes et dans certains milieux. Dans notre vie intérieure et extérieure, essayons d'appliquer le « tout doucement », dit saint François de Sales : calme dans l'esprit, dans le cœur, dans l'âme, dans toutes les facultés; calme extérieur dans le travail, les procédés, la démarche, ce qui n'empêche pas la rapidité. Essayons de faire (en quelques secondes) l'exercice de la paix plusieurs fois par jour *: tout ramener aux pieds de Notre-Seigneur; s'arrêter court pour une prière rapide, quand l'émotion arrive, quand la vivacité va précipiter la parole, le geste et l'action; ou, au contraire, quand cette émotion nous paralyse, nous donne des sentiments d'impuissance; puis repartir avec un courage paisible, avec les forces neuves que donne la prière.*

APOSTOLUS.

Scoutisme et vertus sacerdotales

« Scoutisme et sacerdoce ». On ne s'étonne plus de voir unis ces deux mots. Par centaines, des jeunes gens doivent au scoutisme cette simplification du cœur, cette transparence de l'âme qui les a rendus perméables à l'appel de Dieu. Le scoutisme mène au sacerdoce.

Le scoutisme peut nous aider aussi à approfondir notre sacerdoce. La réunion sacerdotale du dernier congrès de Marseille nous en a mieux convaincus. M. l'abbé Joly, aumônier scout, parlant à des aumôniers scouts — de tout âge et de tout milieu — nous y fit faire un examen de conscience d'une mortifiante vérité. Il s'en prit à *l'autoritarisme* des prêtres, à leur goût de la domination : *Sacerdotem oportet praeesse*... Le pouvoir qui fait du prêtre une sorte de souverain spirituel peut être cause d'innombrables sollicitations à l'orgueil et à l'absolutisme, et tout l'esprit du sacerdoce peut en être corrompu, cet esprit que le Seigneur définit en saint Marc : « Celui qui parmi vous voudra être le premier se fera le serviteur de tous. » Le chef spirituel est un ministre, un serviteur, l'esclave de tous... La réalisation de cet idéal revêt en ce temps des exigences précises.

Rechristianiser, c'est faire que la société ait à nouveau des chefs chrétiens, non pas seulement des prêtres, mais des meneurs de la vie, sur tous les terrains de la vie. Cela requiert l'existence d'un « commandement chrétien » dans toutes les sphères. Et cela nécessite de la part du prêtre largeur de vues, compréhension, abnégation, humilité, renoncement et, selon le mot du Cardinal Verdier, un *sacerdoce loyal*. Avec un sens aigu de l'effacement, l'art de stimuler les initiatives, de les seconder, de les orienter, de les illuminer. « Assistance », — le mot dit à la fois les grandeurs et les servitudes de la tâche, — et nous regrettons en passant qu'au mot ambigu d' « aumônier » ne soit pas substitué le

terme plus clair d' « assistant ecclésiastique ». En suivant à Rome les cours de Mgr Pizzardo, en méditant les leçons que le Pape adressait le 12 mars, l'an dernier, aux jeunes prêtres du monde chrétien, nous nous persuadions qu'un des éléments essentiels du ministère sacerdotal contemporain, c'est précisément *l'assistance* aux œuvres d'Action catholique.

Or l'abbé Joly pense — et beaucoup avec lui — que le Scoutisme est une excellente école de collaboration du sacerdoce avec le laïcat : il constitue dans ce domaine une pédagogie de premier plan. Il commande ce zèle ingénieux, ce souriant effacement, ce rayonnement de la vérité de vie qui se fait par l'oubli de soi-même au service de la troupe... Ne pas être le point de mire de ces adolescents si prompts à l'enthousiasme et qu'il est si exaltant d'enthousiasmer ; laisser au scoutmestre — de par la règle même du jeu — tout ce qui peut donner du « panache », accepter un rôle moins brillant au dehors, ne pas « commander », mais « inspirer », suggérer, diriger au sens premier du mot, ne sera-ce point s'entraîner au rôle, discret, mais fécond, d' « assistant ecclésiastique » ? Je suis persuadé que l'aumônerie scoute forgera une génération de prêtres aptes à « collaborer » avec les jeunes entraîneurs laïques. Ayant accoutumé de voir en leur scoutmestre un vrai chef — et non pas leur propre sous-officier — ils sauront développer le même esprit d'initiative chez leurs militants des autres mouvements spécialisés.

Sacerdotum oportet praedicare. Le scoutisme arrache le prêtre aux tentations de popularité facile, à ce que j'oserais appeler, non sans quelque outrance d'ailleurs, l'impérialisme des clercs, pour le ramener aux tâches strictement sacerdotales. Mais a-t-on attendu le scoutisme pour pratiquer ces vertus nécessaires ? — Non, certes. Aussi bien n'est-il question ici que d'*un* moyen. Tous nos prêtres, grâce à Dieu, n'ont pas besoin de ces « expédients » pour grandir et élargir leur âme jusqu'aux abaissements du « service ». Mais combien d'autres ne renonceraient pas sans dommage à cette « pédagogie », à ce « jeu » qui peut désencombrer leurs âmes et les rendre plus « disponibles ». Les témoignages de l'assistance à notre réunion de Marseille furent sur ce point révélateurs. « Je n'avais pas compris tel enseignement de l'Évangile. » — « J'avais perdu courage. » — « Je ne voulais pas

laisser d'autonomie aux jeunes. » — « Je ne savais pas ce que c'est que l'esprit d'enfance. » — « Mes garçons ont fait mon éducation »... Ce n'étaient pas seulement les jeunes aumôniers qui témoignaient ainsi, mais des pasteurs vénérables, des religieux chargés d'expérience. Minute inexprimable. Il y eut entre ces âmes sacerdotales, riches de trésors spirituels trop *cachés*, entre ces âmes si malencontreusement *cloisonnées*, une circulation d'humilité, un circuit de confiance qui fut une prédication admirable. Le scoutisme nous apprend aussi à rendre témoignage. Les prêtres adonnés à l'apostolat scout peuvent en tirer d'efficaces « recettes » de simplication — partant de sanctification. Ils peuvent y puiser ces vertus de l'enfance qui donnent au son de la parole ce timbre de sincérité qui seul touche les âmes.

Dans cette assemblée où nous poursuivions en commun ce travail de culture sacerdotale planait une grande âme de prêtre, l'âme du chanoine Cornette, celui qui, dans le mouvement, ne fut que prêtre et le fut si bien. Aujourd'hui le P. Forestier a recueilli l'héritage spirituel de notre premier aumônier général. Et nous avons déjà tous senti ce qu'il serait pour nous : la vivante synthèse du scoutisme et du sacerdoce. Il y a de beaux jours en perspective pour les « assistants ecclésiastiques » du mouvement, et, par eux, pour toute une jeunesse ardente qui veut reconstruire la « chrétienté de France ».

Jean Rupp.

Notre enquête

Vie paroissiale et mouvements spécialisés

Paroisses rurales

Quelques principes

La Paroisse, « c'est le groupe d'âmes qui a été confié à un prêtre par son évêque... sur tout un territoire *», fidèles ou infidèles, croyants ou incroyants.*

Ces « paroissiens » (qui parfois se distinguent des pratiquants) vivent encadrés dans des institutions familiales, professionnelles, locales qui constituent leur milieu de vie.

La J.A.C., mouvement d'Action catholique, est le service *d'évangélisation des « paroissiens », surtout de ceux qui ne viennent plus à l'église... et c'est, au bénéfice de tous, le service qui consiste à pénétrer d'esprit chrétien les institutions qui encadrent la vie quotidienne des ruraux.*

Si on considère le lieu où s'exerce l'action du jaciste, action quotidienne qui n'est autre que sa vie chrétienne, donc apostolique, vécue dans tous les détails de la vie, au foyer, aux champs, au village, etc., il est clair qu'elle s'exerce sur le territoire paroissial.

En ce sens, la J.A.C. — avec toute l'Action catholique rurale : J.A.C.F., U.C.F.A. (Union Catholique de la France Agricole) — travaille à refaire des paroisses intégralement chrétiennes, dans les personnes et dans les institutions.

On se trouve pleinement d'accord pour affirmer le principe suivant : la paroisse est responsable de l'organisation de l'Action catholique appropriée au milieu — donc de la J.A.C. en l'occurrence.

La question qui se pose est celle-ci : chaque paroisse, prise individuellement, pourra-t-elle seule former les laïcs dirigeants de l'Action catholique rurale (formation des militants)?

Quand même elle suffirait pour cette formation et action des militants, elle ne pourrait à elle seule organiser une action cohérente et puissante dans une région.

C'est ce qui ressort nettement des réponses qui suivent, et dans lesquelles tous les cas possibles ont été envisagés : nous y trouvons en effet :

1° un curé chargé de plusieurs paroisses;

2° une communauté sacerdotale;

3° une section interparoissiale ou cantonale avec un aumônier de secteur en pays de petite population;

4° le secteur en pays de grosse population et chrétien;

5° quelques expériences « diocésaines »;

6° le point de vue de la J.A.C. sur :

— le secteur,

— l'aumônier de secteur.

I. — Curé chargé de plusieurs paroisses

Dans notre région (diocèse de Reims), depuis la création des « districts », c'est-à-dire le groupement de plusieurs (de cinq, six et même sept) paroisses rurales sous la direction d'un seul curé, il semble que la question de la Paroisse rurale ouverte ou fermée ne se pose plus. La paroisse est nécessairement ouverte. Dans son ministère, le curé doit nécessairement recourir à l'Action catholique, non seulement pour faire œuvre de conquête, mais simplement pour conserver les éléments dont il dispose. Or, pour être féconde, l'Action catholique, dans nos petits villages de cent et deux cents habitants, ne peut pas se concevoir sans une organisation locale interparoissiale, aussi bien pour les œuvres d'adultes que pour nos groupements de jeunes gens ou de jeunes filles.

Le curé qui a le souci de grouper et de former ses jeunes

gens est obligé de les réunir en dehors de leurs paroisses respectives. Nos villages, en partie dépeuplés et déchristianisés, n'ont plus suffisamment d'éléments pour permettre dans chacun d'eux la fondation d'un groupement ou d'une section vivante de J.A.C. ou de J.A.C.F. Il y a, du reste, avantage à ce que nos jeunes gens ne se sentent pas isolés au milieu de l'indifférence et parfois de l'hostilité générale de leurs aînés...

Ce rassemblement est encore une nécessité pour la formation des militants, qui trouvent dans des cercles d'études réguliers et bien adaptés le moyen d'approfondir et de développer leurs connaissances religieuses et professionnelles. La question des distances suscite peut-être quelques difficultés, qui ne sont pas cependant insurmontables. A l'heure actuelle, les jeunes gens voyagent facilement à bicyclette. Ils se déplacent même souvent à pied. C'est un attrait de plus pour la réunion.

Les assemblées générales ou réunions amicales qui groupent ainsi plusieurs paroisses sont d'ailleurs plus vivantes et plus intéressantes. Il s'y crée d'utiles amitiés qui aideront puissamment le développement de l'Action catholique. C'est ainsi que dans une région hostile, comprenant sept paroisses abandonnées au point de vue religieux depuis vingt et trente ans, nous avons organisé une promenade qui nous a permis de participer à un grand rassemblement de jeunes, où nos jeunes gens se sont rencontrés avec d'autres jacistes, avec qui nous nous sommes entendus pour collaborer.

Déjà nous entrevoyons une entente avec divers groupes des environs qui commencent, comme nous, à démarrer; nous pensons ainsi collaborer davantage et nous rendre mutuellement service à l'occasion d'une fête, d'une journée rurale, d'une séance, d'une promenade commune, etc.

Il semble que, dans chaque canton ou contrée, on puisse, selon les facilités d'accès, en tenant compte de la topographie des lieux, organiser plusieurs centres d'action et de formation jacistes. C'est ainsi que, pour notre district, nous avons déjà un Cercles d'Études dans un centre, mais nous en prévoyons un autre qui fonctionnera, dès le mois d'octobre, avec les E.A.C. dans une autre partie du district.

L'organisation des Journées Rurales intéressantes nécessite la collaboration de plusieurs paroisses, et même de plu-

sieurs centres d'Action catholique. Cette entente entre les paroisses et ces centres suppose une entente entre le clergé non seulement d'un canton, mais même d'une contrée tout entière.

Pour donner une idée d'ensemble et souligner par des chiffres quelques résultats pratiques, signalons, en terminant, qu'en 1935 il y eut exactement soixante-dix communions pascales dans tout le district, alors qu'il y en avait eu seulement quatorze l'année précédente. Ces chiffres sont certainement minimes pour une population de treize cents habitants, mais ils sont la preuve d'un progrès sensible et réel qui autorise les plus grands espoirs pour l'avenir.

Abbé P. Georgin,
Curé de district,
Cuisles (Marne).

II. — Communauté sacerdotale

Situation du Lembron

Population déchristianisée. Peu ou pas de pratique chez les hommes. Jeunes gens abandonnant la pratique quelques années après la première communion.

Communauté de prêtres organisée en 1928, au chef-lieu de canton. Douze paroisses annexées.

Difficultés

Très peu d'éléments dans chaque paroisse. Des sondages ont été faits. Suivant les paroisses, ils ont « rendu » ou bien on ne s'est trouvé en présence d'aucune réaction. On a alors commencé sur le terrain le plus propice.

Il n'y avait jamais eu de groupement chrétien dans la région. Écoles laïques.

Facilités

Dues à l'organisation communautaire. Paroisses considérées comme ouvertes et formation de groupements interpa-

roissiaux. Vu le très petit nombre d'individus dans chaque paroisse, il eût été impossible de faire un groupement dans chacune. De cette façon, on obtient un groupe vivant dont les membres se sentent les coudes et s'encouragent mutuellement. Que nous importe qu'un tel fasse ses Pâques dans une paroisse autre que la sienne, avec le groupe? Sans cela, il ne les ferait peut-être pas! Une autre année, ensemble, le groupe les fera ailleurs. Quel exemple ambulant! et plus tard chaque paroisse aura ses hommes à Pâques.

Résultats

Groupements plus vivants parce que plus nombreux. Connaissance plus rapide et plus complète entre les jeunes de la région.

Moins de dérangement et de réunions pour l'aumônier déjà très pris par les services paroissiaux.

Retour de quelques jeunes à la vie chrétienne. Découverte de quelques militants.

Action d'ensemble

Dans un canton bien organisé, on obtiendrait d'excellents résultats. Mais pour cela il faut que les œuvres spécialisées utilisent à fond les cadres organisés par la hiérarchie. Elles le font pour les diocèses; dans les diocèses qu'elles fassent du canton une première unité centrale.

Ce travail par équipe demande du dévouement et du désintéressement de la part de chacun. Quand chaque curé aura compris le bien que sa paroisse peut acquérir par cette méthode il ne reculera pas devant ces divers sacrifices.

On se heurtera ensuite à la difficulté de décider des jeunes à aller à une réunion en dehors de leur paroisse et avec un autre curé que le leur. Le meilleur moyen de les entraîner est d'y aller avec eux. Ils feront beaucoup de choses avec « leur » curé qu'ils ne feraient pas avec un autre. S'ils voient les deux confrères travailler ensemble, ils comprendront, à la longue, que la religion n'est pas le fait d'un curé, mais quelque chose de bien plus haut et de bien plus grand. Quand on aura déjà donné cette mentalité à nos jeunes, on n'aura pas perdu son temps! C'est la mentalité actuelle changée, c'est aussi l'esprit étroit de clocher détruit, *c'est une mentalité catholique acquise.*

Conclusion

Dans nos paroisses rurales, le choix du mouvement spécialisé est simple : la J.A.C., le curé étant lui-même le plus souvent fondateur, organisateur et aumônier de la section. S'il n'a pas suffisamment de membres, qu'il n'hésite pas à s'adresser à un voisin. Il faut évidemment de sa part savoir se sacrifier en envoyant ses jeunes dans un groupe voisin, ou se dévouer en acceptant ceux des paroisses voisines. Dans tous les cas, on ne peut faire cavalier seul indéfiniment : le canton me semble un cadre pratique, la région naturelle, groupant plusieurs cantons en sous-fédérations, peut rendre de très grands services.

Il est nécessaire de faire au moins une fois chaque hiver une journée cantonale ou régionale.

La journée cantonale de Saint-Germain-Lembron, du 23 décembre 1934, a réuni soixante-dix jeunes gens. Elle fut organisée par trois sections groupant au maximum trente-cinq membres. De là est née la sous-fédération lembronnaise. Depuis, une autre section a été formée, et deux autres sont à l'étude.

Abbé DE ROUVRAY,
Communauté de Saint-Germain-Lembron
(Puy-de-Dôme).

Des efforts semblables sont d'ailleurs faits dans d'autres communautés : Ablis et Saint-Sulpice de Favières (S.-et-O.), Larchant (S.-et-M.), Ham (Somme), etc.

III. — Section interparoissiale ou cantonale avec un aumônier de secteur en pays de petite population

Avantages de la forme interparoissiale de la J.A.C. dans ma région :

1° Cette forme est une condition « sine qua non » de l'existence de la J.A.C. chez nous. Étant donné le genre de village

de cent à quatre cents habitants) on ne peut y trouver (surtout pour commencer) que trois ou quatre jacistes — quelquefois un seul. Et ça ne partirait pas avec cet effectif.

2° Cela permet de vaincre le respect humain. Dans la section interparoissiale, on rencontre les meilleurs éléments des villages voisins. On se sent les coudes. On y groupe l'élite de tout un canton.

3° Les réunions, qui groupent des jeunes gens de villages différents, permettent de confronter dans les cercles d'études différents points de vue. Les discussions sont plus vivantes et plus fructueuses.

4° Voici quelques chiffres : à H..., centre de la section, village de deux cents habitants, il y avait, il y a six ans, zéro pâques d'hommes et de grands jeunes gens. La communion générale de Pâques 1935 en a groupé vingt-cinq, dont dix jacistes. Ce résultat n'aurait certainement pas été atteint sans la J.A.C. interparoissiale.

Pour la section de J.A.C., qui groupe les paroisses voisines, il y a eu, à la fin de la Veillée du Cinquantenaire, à minuit, soixante-dix communions de jacistes.

En 1936, la section a envoyé à la même retraite fermée, à Wardrecques, trente-deux retraitants. Le *Bulletin Paroissial* annonçait cela sous le titre : « Un wagon pour Wardrecques ».

Depuis un an, la section interparoissiale de J.A.C. d'Hauteville s'est scindée en quatre sections indépendantes qui forment le secteur d'Hauteville : Hauteville, Wauquetin, Manin et Gouy-en-Artois.

5° Mais rien n'empêchera de détacher de la section des villages qui en font partie actuellement, pour former plusieurs sections affiliées. C'est le but proposé actuellement aux efforts de nos jacistes.

Abbé P. Cimetière,
curé d'Hauteville (Pas-de-Calais).

Un autre écho nous est parvenu du diocèse de Versailles sur l'opportunité de ces sections interparoissiales :

Dans le nord-ouest de la Seine-et-Oise, région de Bonnières, deux prêtres voisins (si l'on peut dire) ont lancé une

section interparoissiale de J. A. C., ouverte à toutes leurs dessertes — ils en avaient sept à eux deux. Ils ont groupé au début une vingtaine de jeunes gens, c'est-à-dire la presque totalité des éléments compris entre quinze et vingt cinq ans, de leurs sept paroisses.

Voici maintenant, dans le même ordre d'idées, une formule de secteur par cantons :

Il s'agit d'un doyenné considéré comme des plus désolants au point de vue religieux, celui de Blangy-sur-Bresle, au diocèse de Rouen (pays de Bray). Superficie considérable, beaucoup de hameaux, paroisses très éloignées, séparées par des tronçons de la basse forêt d'Eu, prêtres âgés ou surchargés, et en bordure vallée industrielle (verreries); ajoutez à cela depuis longtemps un travail persévérant de la libre pensée : ce canton se présente donc dans des conditions très défectueuses pour la vie religieuse.

Or, à la réunion d'arrondissement des chefs dirigeants de la Jeunesse Catholique, en juin 1934, ceux-ci demandèrent respectivement à Mgr l'Archevêque que, pour promouvoir la vitalité des groupes, un curé par canton soit spécialement chargé des œuvres de jeunes gens créées ou à créer; il n'y eut pas de nominations officielles, mais simplement entente avec les doyens ou entre confrères; pour ma part, j'ai été chargé du canton de Blangy.

En quelques mois, les résultats ont été les suivants :

D'abord, organisation du comité cantonal qui comprend en général un membre par commune. Ce comité se réunit à peu près tous les mois; c'est lui qui s'est chargé de la propagande dans le canton de Blangy. Chaque dimanche, une commune était visitée par deux ou trois membres du comité. Quand, dans une paroisse, les jeunes gens étaient trop peu nombreux, ils étaient rattachés à la paroisse voisine. Le gros effort de masses a été fourni du côté sportif, en créant des équipes de basket-ball. Les chefs d'équipe sont des militants, mais on est très large pour le recrutement. Au point de vue religieux, le comité cantonal s'est efforcé de rendre plus grandioses les fêtes de l'Adoration Perpétuelle en déléguant toujours un certain nombre de jeunes gens dans les

paroisses où ces fêtes avaient lieu; il prévoit maintenant l'organisation d'une fête du travail dans la vallée industrielle, une fête de la moisson sur le plateau, enfin une grande concentration cycliste dans un pèlerinage à saint Christophe; toutes les sections devront apporter leur aide à la paroisse où la fête sera organisée. Enfin, nous préparons activement un congrès d'arrondissement; déjà deux cents jeunes gens du canton ont donné leur adhésion. Tout ceci aurait été manifestement impossible si l'on était resté sur un terrain strictement paroissial. Des résultats analogues ont été obtenus dans les autres cantons de l'arrondissement de Neufchâtel-en-Bray.

Je suis heureux de pouvoir dire que mes confrères du doyenné ont toujours agi avec un grand désintéressement, qu'ils ont su se priver de certains jeunes gens en certaines fêtes pour leur permettre de militer ailleurs. Et c'est très méritoire. Il faut se mettre, en effet, à la place de ces curés de campagnes déchristianisées qui n'ont au chœur que quelques jeunes gens; ils sont leurs aides les plus précieux. Étant donné qu'un autre prêtre s'occupe d'eux, le curé, par discrétion, s'efface, et il sent davantage encore son pénible isolement. Puis, quelquefois, ces jeunes gens sont rattachés à la Jeunesse Catholique d'autres paroisses, car l'intérêt général le demande, et enfin, les militants profitent des ponts pour aller en retraite et en récollection, et c'est souvent à Pâques ou à la Pentecôte, les plus grandes fêtes paroissiales. Toute solution a donc ses défauts. D'un côté, l'organisation cantonale à mouvements spécialisés augmente la vie spirituelle des individus, et finalement la paroisse en profitera; mais, d'autre part, l'organisation du culte paroissial est gênée par les mouvements spécialisés ou interparoissiaux.

N'y aurait-il pas moyen de résoudre l'antinomie de la façon suivante? Supposons quatre curés qui aient en tout une dizaine de paroisses; pourquoi le premier ne s'occuperait-il pas de toutes les œuvres d'hommes, le second de toutes les œuvres de dames, le troisième des jeunes gens et le quatrième des jeunes filles? Ainsi ces prêtres retrouveraient en ministère d'un autre côté ce qu'ils perdent du côté traditionnel; d'autre part, ils auraient davantage conscience qu'ils travaillent ensemble au même champ du père de

famille, leur isolement déprimant ne leur pèserait plus. Ce serait le *cor unum, l'anima una* des premiers chrétiens.

Abbé J. Prouïl,
Curé de Vieux-Rouen-sur-Bresle
(Seine-Inférieure).

Expérience analogue en pays plus chrétien.

En ce qui concerne les paroisses rurales, le groupement interparoissial, ou cantonal, ou régional, paraît nécessaire, d'abord dans les paroisses groupées sous le même pasteur et dans les paroisses où le recrutement des membres (masse et élite) est parcimonieux. Pour réussir, l'action de la J.A.C. doit s'étendre sur toute une région, car l'apostolat du militant est souvent annihilé dans son propre village, du fait qu'il est trop connu... Je suis aussi d'avis que le clergé rural ait une section d'ensemble et prenne davantage l'esprit corporatif qui anime toutes les professions...

Au diocèse de Nancy, certains groupes de J. A. C. formés d'éléments de plusieurs paroisses se réunissent dans chacune de ces paroisses à tour de rôle, et y mettent un peu plus de vie par leur présence et leur action (assistance active aux Vêpres, cercles d'études, fête rurale). Cette organisation interparoissiale ou cantonale suppose que chaque curé des paroisses touchées n'est pas tenu à l'écart ou dans l'ignorance du mouvement, qu'il est, au contraire, invité aux réunions et informé du recrutement des membres dans sa paroisse. S'il est laissé de côté, — et c'est un écueil qui n'est pas toujours évité, — il y a forcément du tirage. Quant à l'initiation des militants hors de la paroisse par des aumôniers spécialisés, dans des réunions ou des récollections diocésaines ou régionales, cela s'impose. Le curé pourrait-il y collaborer lui-même qu'il resterait nécessaire aux militants de se grouper entre eux pour un plan commun d'action, pour un ravitaillement de leurs forces spirituelles. Mais ici encore, qu'il y ait entente entre les aumôniers spécialisés et le curé, pour que ces absences ne fassent pas obstacle à la vie paroissiale, à l'occasion d'une fête par exemple. Que les dirigeants aient toujours en vue d'aider à la vie parois-

siale et que les curés favorisent la formation des militants, et tout ira bien !

Il faudrait aussi convaincre les curés des avantages d'une action collective, concentrée dans une région donnée. C'est possible et souhaitable. On objectera peut-être que les paroisses ne se ressemblent pas... ni les curés non plus. Raison de plus pour rechercher un terrain commun d'action qui élèverait peu à peu au même niveau les paroisses d'une région ou d'un canton.

Tâche magnifique pour un doyen, par exemple, d'orienter ses curés vers un objectif commun, en appliquant les mêmes méthodes. Il y aurait dans chaque paroisse d'abord, prise séparément, une offensive apostolique sur un front déterminé : apostolat liturgique, catéchistique, réunions d'Action catholique et sociale ; puis, pour amplifier cet apostolat, il y aurait, pour tout le canton, des journées liturgiques, des concours de catéchisme ou de chants sacrés, des congrès eucharistiques, des réunions d'Action catholique et sociale... Chaque paroisse bénéficierait grandement de l'exemple de ses voisins et de l'impulsion des réunions cantonales.

Abbé Jean Henry,
Curé de Germiny (M.-et-M.).

LECTURES

L'ÉVANGILE INTÉRIEUR (1).

Pour beaucoup de chrétiens, l'Évangile a perdu de sa saveur. Ils en sont à ce point saturés qu'ils ont cessé de s'en émerveiller et qu'il leur est devenu *extérieur*. L'abbé Zundel, justement, sait le rendre *intérieur* et le présenter de telle façon qu'il est remis d'une manière unique dans cette lumière ineffable, qui « éclaire tout homme venant au monde », c'est-à-dire dans la personne de Jésus. Pensant que « la grâce qui travaille secrètement les âmes de bonne volonté préfigure d'une certaine manière en leurs dispositions les plus intimes les vérités divines dont l'Église a le dépôt », toute sa méthode consiste à faire appel « au témoignage de l'âme naturellement chrétienne en se plaçant constamment au centre de sa vie secrètement divinisée ». C'est assez dire que, pour parvenir à ce but, il faut connaître « l'âme naturellement chrétienne », certes, mais surtout et bien plus encore Jésus-Christ. Car se placer « au centre de la vie secrètement divinisée » n'est pas autre chose que la tourner vers Lui, et, pour cela, quel accent ne faut-il pas? Or, la première chose qui frappe dans *L'Évangile Intérieur*, c'est le son qu'il rend. Il donne une impression de limpidité extraordinaire et de contact direct. Réellement l'auteur a entendu Jésus-Christ. On s'en aperçoit rien qu'à la façon dont il transmet son message, ne cherchant ni à prouver, ni à convaincre, mais simplement à proposer, avec juste le développement nécessaire, moins des méditations que des thèmes à réflexion. Semblable à certains musiciens modernes qui créent une atmosphère, vous en entourent, puis se reti-

(1) Par M. l'abbé Zundel. Dépôt chez Desclée et De Brouwer, 76 *bis*, rue des Saints-Pères, Paris.

rent, l'auteur suggère... et disparaît. En sorte que le lecteur se trouve devant une perspective à vastes prolongements, une pensée riche de substance, une ébauche d'orientation, qui n'ont rien d'impératif et lui sont seulement proposées. Car selon l'exemple du divin Maître, l'abbé n'impose pas et force encore bien moins. Il amorce seulement. Il introduit dans le silence, ou parle une *autre* voix.

Car il estime que « tout discours sur Dieu doit commencer dans le silence et y demeurer pour y conduire », le silence étant la zone ineffable où Dieu se fait entendre et se trouve. Tout son petit livre pourrait porter comme épigraphe ce titre de la première partie de l'*Imitation* : « Que la vérité parle au-dedans de nous sans bruit de paroles. » Il n'est ni exagéré, ni étrange de dire que *L'Évangile Intérieur* rend un son de silence. C'est ce qui en fait l'intérêt et le singulier attrait. En même temps qu'il favorise la rencontre de l'âme avec Dieu « dans ce sacrement », l'auteur pratique à un point émouvant le « Il faut qu'Il croisse et que je diminue » du Baptiste. Lorsqu'il nous a rendu la divine figure du Sauveur sensible, lui-même s'est retiré bien loin, et son style est imprégné du même effacement. Parce que sa langue est claire et facile, sa pensée constamment soucieuse de rester accessible à chacun, on s'imaginera volontiers avoir rapidement assimilé celle-ci. On ne s'avisera qu'après coup de remarquer combien elle est cultivée, profonde aussi.

CLAUDE VIGNON.

LES DEGRÉS DE LA VIE SPIRITUELLE (1).

La sixième édition des *Degrés de la Vie spirituelle*, l'ouvrage principal de Mgr Saudreau, marque un progrès nouveau et nous offre des améliorations importantes.

(1) Par Mgr Saudreau, 6e édition, Librairie Téqui. 2 vol. in-12, 20 fr. — Signalons également la réimpression, par les soins de Mgr Saudreau, de l'ouvrage du R. P. Saudreau, O. P., *Les divines paroles*. Paris, Téqui; Arras, Brunet; Angers, Éditions de l'Ouest; 2 vol.

Les notations psychologiques très poussées, relatives aux défauts qui demeurent dans les âmes déjà avancées, et qui retardent l'entrée dans la contemplation, sont à signaler entre toutes. L'action des grâces d'illumination et d'amour sur l'intelligence et la volonté apparaît également en un relief plus accusé dans les chapitres consacrés à la voie illuminative, — des précisions doctrinales sont apportées sur les différents actes exercés par le contemplatif et sur la nature de la contemplation elle-même, qui consiste surtout en des grâces d'union amoureuse. Enfin, l'auteur maintient sa position très sage sur la question de l'économie de la grâce dans notre avancement spirituel. Il soutient, à juste titre, que si l'âme peut dissentir à la grâce qui meut le libre arbitre (Judas a pu dissentir à de fortes grâces, et le bon larron consentir à des grâces moins puissantes), aucun progrès cependant ne peut s'accomplir sans la grâce qui précède et accompagne toujours l'acte vertueux. L'action divine reste en corrélation étroite et nécessaire avec notre montée vers la perfection. On voit par là qu'il serait vain de reprocher à Mgr Saudreau, ainsi qu'on l'a fait parfois, d'avoir voulu ramener le rôle de Dieu, en cette matière, à un rôle de simple spectateur. Dieu, sans violenter le libre arbitre, demeure bien cause, moyen et terme de tout progrès spirituel.

Nous n'insisterons pas, car elle est bien connue, sur la position prise par Mgr Saudreau dans la question toujours controversée de l'appel à la vie mystique. Nous avons heureusement dépassé le temps où la théorie de l'universalité de l'appel à la contemplation était considérée comme une nouveauté dans l'Église. Grâce à Mgr Saudreau, nous sommes revenus à la conception plus traditionnelle, et à notre sens plus théologique, qui voit dans la vie mystique le prolongement normal d'une ascèse bien réglée. Mais il faut s'entendre sur la notion de contemplation et la ramener, comme le fait le savant auteur, à son caractère essentiel : union amoureuse qui n'est pas acquise par des considérations précises et raisonnées, mais qui est produite par Dieu lui-même. Sauf exception, cette contemplation qui résulte du mode ultra-humain des dons — si bien mis en relief par le R. P. Garrigou-Lagrange — s'insinue doucement dans l'âme, qui passe de l'état affectif à l'état contemplatif par une transition progressive. Cette notion, qui écarte de l'essence de la

contemplation les états plus ou moins violents et à répercussions somatiques comme l'extase, ou plus ou moins miraculeux comme certaines visions, rallie depuis plusieurs années un grand nombre de spécialistes des questions spirituelles. Elle s'appuie sur l'expérience et sur le fruit d'observations minutieuses.

Si l'on objecte que, partant d'une notion aussi large de la contemplation, l'on devrait rencontrer beaucoup de contemplatif, mais qu'en fait il n'en est pas ainsi, nous répondrons avec l'Auteur de l'*Imitation*, avec saint Bonaventure, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, et tant d'autres, que les contemplatifs sont peut-être moins rares qu'on ne le pense communément, et qu'ils seraient plus nombreux encore si les âmes étaient plus courageuses dans le service de Dieu, et si elles savaient surmonter avec plus de générosité les épreuves qui précèdent ordinairement l'entrée dans la vie mystique. Avouons d'ailleurs que, dans bien des cas, ces âmes ne manqueraient pas de générosité si elles étaient soutenues par un guide éclairé et prudent, capable de leur apprendre à correspondre fidèlement à la grâce. Le passage de la vie ascétique à la vie mystique, et de la nuit des sens à celle de l'esprit, est particulièrement délicat. Bien des âmes y perdent pied et s'arrêtent en chemin. Le manuel de Mgr Saudreau leur rendra de grands services pour les conduire dans les voies de l'amour. Il rendra aussi d'immenses services aux directeurs de conscience, chargés par état d'illuminer les autres, car il est impossible de parcourir un tel ouvrage, qui décrit minutieusement les divers degrés de la vie spirituelle, et qui donne des conseils appropriés à chacun d'eux, sans en retirer science et profit. Sans doute, ce manuel n'a pas la prétention de supprimer tout mystère; la contemplation restera toujours plus ou moins obscure, car Dieu ne se perçoit que confusément ici bas. Nous percevons plutôt ce qu'il n'est pas que ce qu'il est. De son immensité, comme des hautes cimes, tombe plus d'ombre que de lumière : « *Majoris quae cadunt altis de montibus umbrae* », disait Virgile en parlant des grands monts; mais les ombres perçues par Mgr Saudreau ont, comme celles de Virgile, des franges lumineuses où l'on entrevoit palpiter le cœur de Dieu et d'où jaillissent quelques rayons de l'amour infini.

Un autre ouvrage du vénéré prélat, *l'Idéal de l'âme fervente*,

a déjà connu la traduction en sept langues différentes. Souhaitons à la sixième édition des *Degrés de la Vie spirituelle* la même expansion à l'étranger. En France, le succès de ce manuel, qui figure dans presque toutes les bibliothèques sacerdotales, à côté de celui de Tanquerey, également réputé, est assuré depuis longtemps.

JEAN GAUTIER, P.S.S.

UNE DOCTRINE, UNE ŒUVRE, UNE VIE.

En 1910, paraissait sous l'anonymat, qui est bien le plus grand obstacle à la publicité normale d'un livre, un ouvrage intitulé *Le Sacré-Cœur et le Sacerdoce*, — dont le cardinal Touchet devait dire un jour qu'il n'y a pas de meilleur commentaire du traité *Du sacerdoce* de saint Jean Chrysostome. En 1913, l'évêque d'Ivrée, en Piémont, Mgr Filipello, approuvait les statuts de l' « Alliance sacerdotale des amis du Sacré-Cœur », œuvre destinée à la sanctification des âmes sacerdotales. Une DOCTRINE, une ŒUVRE : une doctrine de l'amour infini de Dieu, dont le cœur du Christ est la révélation, une œuvre où les prêtres associés fondent leur vie et leur apostolat sur une donation à cet amour infini, dont ils sont ici-bas les mandataires.

On sait quelle ampleur doctrine et œuvre ont pris depuis quelques années : la doctrine par la publication des notes intimes (*Au service de Jésus Prêtre*) de la Mère Louise-Marguerite Claret de la Touche, l'auteur de l'ouvrage sur *Le Sacré-Cœur et le Sacerdoce*, répandu aujourd'hui en plusieurs langues; l'œuvre par l'extension de l'Alliance sacerdotale, dont le monastère de Vische (diocèse d'Ivrée) est le centre spirituel. Il ne peut être de témoignage plus manifeste de la présence de Dieu, et la modestie tenace des débuts, recouverts encore par le tumulte de la grande guerre, ne fait que rendre plus sensible le travail de la Providence.

Doctrine et *œuvre* ne peuvent cependant prendre tout leur sens que dans la vie de celle qui les a inspirées, ou mieux par qui Dieu les inspira. Une telle doctrine n'est pas une théorie abstraite; une telle œuvre n'a pu prendre vigueur institutionnelle que par la sève d'une puissante personnalité sur-

naturelle. Il était donc temps de montrer l'une et l'autre *dans la vie* qui les porta et demeure leur source, au sens le plus exact du mot. Voici que vient de paraître la vie de Mère Louise-Marguerite Claret de la Touche, « messagère de l'amour infini » (Paris, Desclée De Brouwer).

« C'était une créature extraordinaire, d'une intelligence remarquable, esprit admirablement équilibré, et moral excellent; elle était simple, très modeste, avec une volonté énergique qu'elle ne faisait prévaloir qu'avec un tact parfait. Rien d'exagéré dans cette nature; il est rare de trouver des religieuses aussi pieuses et en même temps aussi pondérées. Sa conversation était fort intéressante, sa sérénité perpétuelle; on pouvait l'appeler l'apôtre de la douceur, et cependant sa seule présence en imposait. Cet ensemble de qualités était enfermé dans un corps très frêle, et sa santé physique était déplorable. Malgré cela, le sourire ne l'abandonna jamais, pas même dans les bras de la mort. » Ce jugement d'un profane — un médecin qui la connut bien, mais qui n'avait pas à se placer au point de vue religieux, — caractérise heureusement l'équilibre d'une âme où la ferveur s'établit toujours dans une clarté saine et vigoureuse. Santé et vigueur dont sa doctrine et son œuvre sont effectivement et efficacement marquées. La doctrine : « Avide de lumière, elle voudrait répandre autour d'elle la clarté, et son impuissance à exprimer les choses de Dieu aussi nettement qu'elle les voit, fera sa souffrance quotidienne; il lui semblera que tout ce qu'elle écrit n'est plein que d'hérésies, tant est vif en elle le besoin de dire juste et exact. » Dire juste et exact, il le faut plus que partout ailleurs, dans un domaine où la puissance même de l'Amour — de l'Amour infini — risque de troubler le jeu normal des concepts dans lesquels il faut bien tout de même s'exprimer; une théologie de l'Incarnation y doit commander ferme l'imagerie, si vraie, mais si délicate aussi, du cœur, organe symbolique de l'amour. Or ici, pour autant qu'on peut déceler une nouveauté dans une croyance et dans une dévotion toujours plus riches en leurs implications qu'en leurs expressions, il semble bien que la théologie du Cœur Sacré soit, chez la Mère Louise-Marguerite, centrée non plus immédiatement sur le thème de la réparation et autour de la représentation du cœur organique de Jésus, mais sur

l'humanité du Christ, Verbe incarné, atteignant donc dans et par l'amour créé de Jésus l'amour infini du Verbe lui-même en son incarnation. A juste titre, le P. Héris, dans une préface doctrinale très lucide, dégage des beaux textes de la Mère Louise-Marguerite cette perspective théologique de sa contemplation. On ne manquera pas de lire le spécimen qu'il en donne (p. 23-26) : le texte sur les six abîmes, admirable dialectique de la contemplation de l'Amour. C'est d'ailleurs là l'intuition qu'elle exploitera plus tard dans son *Livre de l'Amour infini*.

Santé et vigueur dans l'œuvre à accomplir, comme une « mission » à elle confiée. Car de sa doctrine et dans sa contemplation, était née très tôt une tenace inspiration, décidément inséparable de ses ferveurs les plus sûres : c'est le prêtre qui le premier doit entrer dans cette connaissance de l'Amour infini, c'est lui qu'il faut atteindre, qu'il faut convaincre, qu'il faut convertir. Mais qu'est-ce là pour une Visitandine cloîtrée? Un tel message ne va-t-il pas à contresens? Et quelle forme lui donner pour le faire passer à ses destinataires? On lira avec une respectueuse curiosité les péripéties d'une entreprise qui ne pouvait pas ne pas prendre aux yeux de beaucoup l'apparence d'une aventure. Aventure, en vérité, dont après coup on relie les épisodes et on comprend les imprévus; mais pour qui la courut, dans les ténèbres de la foi, ne voyant que l'envers de la toile, — celui que tissent les hommes, — elle devait être déconcertante. Difficultés matérielles sans doute; mais d'abord et surtout angoisse sur le fond même des choses, au plus intime de l'âme, à l'heure où les plus qualifiés, tel le directeur spirituel, étouffent leur conseil, et où les plus aimées, les compagnes de vie religieuse, retirent leur confiance. « J'ai cru que Notre-Seigneur m'avait dit pour les prêtres, pour l'Œuvre de l'Amour : cela se fera, cela s'est fait. » Énergie et discrétion, magnanimité et humilité, il fallait, pour unir ces deux ressources dont la disjonction eût été fatale, pour les unir aussi bien dans la conduite extérieure que dans la vie intérieure, une santé spirituelle qui décèle la même trempe que l'équilibre de la contemplation.

Aux yeux de l'Église, juge de telles entreprises, ce sont la doctrine et l'œuvre qui rendent témoignage de la vie d'une

fondatrice; car la vie demeure dans le secret du cœur, livrée aux confidences de Dieu, insaisissable aux critères d'une société visible. Mais quand doctrine et vie ont témoigné, c'est la vie qui à son tour les éclaire et les enveloppe, et il la faut connaître pour rejoindre en profondeur l'inspiration de la doctrine et de l'œuvre.

La Mère Louise-Marguerite se situe donc, par sa filiation salésienne, dans ce courant de l'École française, si diverse et si une à la fois, où la contemplation du Verbe incarné est la clef de voûte de l'édifice. Elle est en même temps l'une des inspiratrices du mouvement contemporain de rénovation intérieure du clergé, fondé précisément sur une mystique du sacerdoce adossée à la théologie de l'Incarnation.

M.-D. CHENU, O. P.

LE BULLETIN « AUX DAVIDÉES ».

Pour beaucoup, catholiques et autres, les Davidées sont des êtres mystérieux dont on se crée les représentations les plus fantaisistes, variant, selon l'inspiration hostile ou bienveillante, depuis « ennemies ténébreuses de la laïcité » jusqu'à « martyres héroïques de leur foi ».

On ne saurait imaginer (à moins d'avoir fréquenté quelque temps un groupe de ces jeunes institutrices) la franche gaîté que provoquent parmi elles ces fables qui les transforment en conspiratrices ou en statues de cathédrale! La réalité est tellement différente, tellement plus simple!

Les Davidées sont des institutrices publiques qui ont pour idéal de mettre dans leur vie ces deux forces : l'amitié et la foi. Loyalement, elles respectent leurs obligations professionnelles. Elles mettent en commun leurs pensées. Elles s'aiment. Elles prient. C'est tout.

Pendant les vacances, elles ont grande joie à se retrouver. Mais, pendant l'année, elles sont dispersées aux quatre coins de la France. L'union est maintenue par le lien puissant de leur bulletin *Aux Davidées* (1).

(1) Abonnement : 18 fr. par an, 19 fr. à l'étranger; pour le clergé, les personnes d'œuvre : 8 fr. Chez Mlle Silve, institutrice, Saint-Pons, par Seyne-les-Alpes (Basses-Alpes).

Lisez-le. Mieux que des discours, il vous fera pénétrer le « mystère » des Davidées. Vous découvrirez qu'elles s'intéressent aux problèmes qui vous intéressent. Par exemple, des séries d'articles bien documentés et parfaitement mesurés ont, ces années dernières, jeté de la lumière sur la question des origines : origine de l'homme, de la pensée, de la religion. Cette année, des « Lettres » démêlent avec patience, méthode et sûreté, l'écheveau très embrouillé des conflits entre « La Pensée Moderne et le Catholicisme » ; nulle réponse massive, nul air doctoral en ces pages lumineuses ; mais le témoignage clair d'une pensée qui a vu et sait faire voir. On est conduit, presque porté, avec une aisance donnant l'impression que c'était tout simple : « Et comment n'avais-je pas trouvé déjà tout ceci ? » — Mais voilà, justement on ne l'avait pas trouvé.

Au centre du bulletin, une « Méditation », un examen, une prière, pour faire comprendre que tout ici rayonne à partir du Christ.

Puis ce sont des essais de toutes sortes : Pédagogie, Philosophie, Lettres. Des biographies d'âmes entraînantes : « La vie de Bouzol », « La vie de Lambry », « Pier Giorgio Frassati », « Péguy ou l'âme inhabituée », etc. La page des Jeunes, qui a cette qualité... inespérée d'être écrite par des jeunes souvent, et pour des jeunes toujours.

Surtout, ce qui frappe, à la lecture de ce bulletin, c'est l'impression de vie, la rencontre d'une âme, le contact du réel. Ces discussions ont été discutées, ces prières ont été priées ! Ce sont des réponses qui sont écrites là et non pas des thèses. Une personne parle à une personne, — et non pas un écrivain à des lecteurs. Ces écrits ont goût de réalité : ils ont fleuri à partir des « entretiens ordinaires de la vie », ils ont jailli d'une âme pour une autre âme qui en avait besoin, — et non pas d'un cerveau solitaire possédé du désir d'extérioriser ses produits.

Bien des jeunes prêtres qui, après avoir étudié consciencieusement leur théologie, se demandent comment, dans le concret, les esprits modernes se posent le problème catholique et comment vivent leur foi ceux qui ont dû la conquérir, trouveront, dans la lecture du bulletin *Aux Davidées*, une illustration de leur savoir théologique et un exemple de vie chrétienne intense, joyeuse, éclairée, qu'ils pourront sou-

vent proposer en idéal aux âmes dont ils ont la charge.

Il serait regrettable que le titre *Aux Davidées* fasse croire que ce riche bulletin est réservé aux Davidées. En réalité, il s'agit d'une revue qui, étant un bulletin de culture religieuse autant que l'organe d'un groupe, peut intéresser n'importe quels catholiques, surtout les prêtres et les personnes d'œuvre qui peuvent s'en servir dans leur apostolat.

J. G.

LA VICTOIRE DU CHRIST (1).

La victoire du Christ sur la mort paraît dès l'abord fabuleuse à la raison critique.

C'est pourtant un fait que l'idée de la survivance est inscrite au cœur de l'homme, et si solidement que la science la plus critique ne peut l'en déloger. De Platon à Bergson, on ferait une belle chaîne de génies, qui sont grands par cette grande pensée. Mais toute leur force dialectique, je crois, ne fait que mettre en émouvante lumière l'aspect dramatique du doute essentiel : qu'en est-il de l'homme?

Nous croyons mieux, dans cette perspective, les conditions réalistes d'une victoire sur la mort : seule une victoire menant la chair hors des prises de la mort peut satisfaire aux pleines exigences d'une immortalité humaine. Non que la raison ne puisse admettre l'immortalité de l'âme seule, si la certitude en est établie, mais une telle certitude n'aurait jamais ce caractère d'expérience qui est à la base de toutes nos convictions scientifiques : notre certitude humaine part toujours de l'expérience personnelle ou historique.

D'où l'importance du débat qui nous divise sur le caractère historique de la résurrection du Christ. Sa victoire accomplie dans sa chair prouve, pour l'homme qui tient le fait pour véridique, que la mort n'est plus « une force permanente »; elle révèle le caractère *épisodique* de notre dissolution. Mais c'est précisément cette conséquence inouïe de la résurrection de Jésus qui la rend pour beaucoup inadmissi-

(1) Dom Anschaire Vonier, O.S.B., *La Victoire du Christ*, traduit de l'anglais par le chanoine Louis Lainé. Paris, Desclée de Brouwer.

ble comme fait historique. En définitive, ce ne sont pas les conditions historiques de la victoire du Christ qui font difficulté — on admet des faits moins prouvés —, mais ce sont les conditions métaphysiques de la foi qu'un tel prodige impose : *On ne peut croire possible cet ordre de choses que la résurrection du Christ pose dans l'invisible* : cette gloire où sa victoire l'a fait entrer, et qui est le point de mire vital de tous les vrais croyants.

Le travail du théologien, en ce débat, paraît d'une difficulté inouïe : il consiste, croyons-nous, à repenser toutes les valeurs de l'existence humaine à la lumière de la résurrection de Jésus, tenue pour le fait le plus hautement historique et le plus significatif de notre humanité, et à montrer que toutes nos valeurs chrétiennes sont à la fois transcendantes au monde de l'expérience et pourtant accordées vitalement à la plus authentique expérience humaine. Il y a peu de bras qui puissent étreindre des réalités si grandioses et si distantes.

L'ouvrage de Dom Vonier, *la Victoire du Christ*, malgré son caractère d'essai, répond en partie à cette exigence d'une théologie soucieuse de respecter à la fois la transcendance du fait divin, sa cohérence avec notre réel humain. C'est tout le contraire d'une apologétique, qui chercherait à prouver du dehors l'existence des faits surnaturels et à résoudre les objections. Mais en se posant dans la lumière du donné révélé, le pénétrant théologien établit si bien les conditions humaines de l'initiative divine qu'on prend conscience de sa réalité comme d'une réalité puissamment historique, parce que précisément l'action surnaturelle du Christ apparaît comme une force ayant prise sur notre substance psychologique la plus engagée dans l'existence. La théologie élargit ainsi le champ de notre expérience, et sur ce terrain élargi, la certitude historique peut aller plus avant dans notre conviction. L'invraisemblance des faits surhumains se dilue pour ainsi dire dans cette lumière où l'homme divinisé nous apparaît réellement plus grand que nature. Entre une théologie positive bien menée et une théologie spéculative, on devine un accord profond.

ÉTIENNE LAJEUNIE, O. P.

Chronique de Liturgie

Le Culte des Saints

Premières manifestations

Les visions de l'Apocalypse n'ont pas manqué d'exercer une grande influence sur les idées des premières générations chrétiennes. Elles leur ont donné une notion splendide de ce que doit être la liturgie de l'éternité. Les anges et les bienheureux y figurent surtout comme participant au ministère de la louange; mais ils apparaissent aussi comme associés au règne de Dieu dans la gloire, et les martyrs en particulier se réjouissent d'avoir pu donner le témoignage du sang. La pensée est donc venue de bonne heure qu'on devait unir au culte rendu au Christ ceux qui avaient eu part à ses tourments et à sa mort. On fêta leur anniversaire. En leur souvenir, on offrit le saint sacrifice pour attirer les bénédictions de Dieu sur la famille chrétienne dont ils étaient devenus les protecteurs attitrés.

Dès le II^e^ siècle, on voit ainsi l'Église de Smyrne fêter l'anniversaire de saint Polycarpe. Rome fit de même très anciennement pour les deux saints apôtres Pierre et Paul, dont elle gardait les corps, et au IV^e^ siècle sa liste officielle des fêtes de martyrs célébrées régulièrement s'était développée d'une façon notable. Elles continuaient à appartenir en propre au sanctuaire ou au cimetière où reposait le saint dont on avait marqué la date liturgique. Déjà cependant s'introduisait l'usage d'emprunter aux diocèses voisins, quelquefois même lointains, les plus illustres de leurs martyrs pour les fêter au même titre que ceux qui jouissaient d'un culte local. Les translations de corps saints et les distributions de reliques accélérèrent ce mouvement d'échanges de fêtes entre les

diverses Églises d'Orient et d'Occident ; les martyrologes achevèrent de faire connaître partout les gloires de chacune des communautés chrétiennes.

Les monastères rivalisèrent en ce culte avec les Églises séculières. La famille bénédictine eut une dévotion spéciale pour le sanctoral romain ; saint Benoît avait lui-même promu le culte des saints dont on possédait quelques reliques : devant eux le moine devait prononcer sa profession, ils étaient vraiment les « familiers » du monastère, selon la forte expression de la liturgie. On tenait à leur rendre honneur, comme en témoignent les respectueuses instances des moines de Fulda au début du IX^e^ siècle. Ce culte avait du reste sa grande portée pratique qui était d'exciter les âmes à mener une vie meilleure, « ut ad meliorem vitam sanctorum exempla nos provocent » (Missel romain, 14 janvier, et Missel monastique, 13 novembre).

La prière de l'Église

Le culte des saints est assuré surtout par l'office divin.

Ces dernières années ont été caractérisées précisément par une attention plus grande à familiariser les laïcs studieux et les simples fidèles avec la prière officielle de l'Église. Plusieurs éditions du bréviaire avec traduction ont été signalées dans cette chronique. L'Allemagne est bien partagée à ce point de vue. L'abbaye de Grüssau avait publié déjà un Vespéral romain, comprenant le texte latin-allemand des offices à l'usage des laïcs (1). Les deux nouvelles publications qui nous sont communiquées atteignent le public plus spécial des oblats. Le Vespéral monastique (2) n'est lui-même qu'un extrait d'un volume beaucoup plus considérable qui est un vrai trésor, le Diurnal monastique, ou recueil contenant toutes les heures du jour selon le Bréviaire monastique (3). Le travail de traduction a été préparé à l'abbaye des

(1) *Römisches Vesperbuch für Sonn-und Festtage.* Ratisbonne, Pustet, in-18, 552 pp. Rm. 4,85.

(2) *Das Vesperbuch des monastischen Breviers. Lateinisch und deutsch.* Ratisbonne, Pustet, in-8, 760 pp. Rm. 5,30.

(3) *Das Tagzeitenbuch des monastischen Breviers. Lateinisch und deutsch.* Ratisbonne, Pustet, 1935, in-18, 1708 pp. Rm. 12,80.

Écossais à Vienne et publié par les Pères bénédictins de Beuron; on a emprunté pour les psaumes la traduction donnée récemment par l'apostolat liturgique de Klosterneuburg (1) : elle s'inspire à la fois du texte latin et de l'hébreu. Un soin très spécial est apporté à la reproduction de ce texte des psaumes en latin et en allemand : un titre et quelques mots en note en fixent le sens, et l'on indique les divisions logiques et strophes de chaque psaume. C'est la portion principale de l'office. Les cantiques, hymnes, antiennes et oraisons complètent la psalmodie, offrant une mine inépuisable pour la méditation. Mais c'est avant tout la prière officielle de l'Église, même lorsqu'il s'agit d'une récitation privée; c'est la prière catholique par excellence, où le culte des saints s'unit constamment à la louange offerte à Dieu par l'Église.

Le livre des Paumes, traduit par le R. P. Jean Calès, S. J., peut aussi aider beaucoup au culte liturgique (2). C'est le grand commentaire, basé sur une étude approfondie du texte original par un spécialiste déjà connu pour ses travaux de critique textuelle. Après une introduction où sont abordées toutes les questions relatives aux psaumes et à leur composition, les commentaires se suivent avec une régularité qui, malgré ses avantages, échappe difficilement à une certaine monotonie : d'abord le texte du psaume en double traduction française et latine (d'après l'hébreu), notes sur le texte et exégèse, forme littéraire, doctrine, usage liturgique et date. Dans ce cadre un peu rigide se meut une pensée toujours claire, exprimée en un style concis qui ne se laisse pas entraîner aux développements faciles. Des tables facilitent beaucoup l'utilisation du psautier, soit pour la prière, soit pour l'enseignement. En résumé, ouvrage de consultation, plutôt que de lecture courante, œuvre de science qui suppose un labeur immense; le but poursuivi est le plus noble qui soit : « faire mieux pénétrer et aimer davantage le livre que Dieu même a daigné nous donner pour nous enseigner comment il faut le prier et comment le louer ».

(1) *Die Psalmen, übersetzt, eingeführt, kurz erklärt.* Klosterneuburg, 1935.

(2) R. P. Calès, S. J., *Le Livre des Psaumes traduit et commenté.* Paris, Beauchesne, 1936, 2 vol. in-8° de 699 et 687 pp., 110 fr.

Fêtes régionales

Sur le culte des saints nous signalerons d'abord pour son importance et sa richesse d'information le magistral ouvrage de S. Exc. Mgr Pelt, évêque de Metz (1), sur la liturgie de l'Église de Metz. L'éminent prélat a réuni dans ce premier volume les documents les plus anciens relatifs à l'histoire du culte chrétien dans son diocèse, sur le culte des saints en particulier. Il s'agit avant tout de ses évêques. Saint Arnould, le plus célèbre des évêques de Metz, figure parmi les fêtes principales dans le sacramentaire grégorien de Drogon, document du IX^e^ siècle, l'un des plus précieux pour l'histoire de la liturgie messine. Ce manuscrit représente le recueil officiel de l'époque, mais avec des particularités que Mgr Pelt indique avec soin. Il reproduit intégralement toutes les parties propres avec références aux éditions pour les portions communes. De celles-ci, du reste, il réimprime une bonne part, notamment le canon de la messe, et là encore nous voyons l'évêque saint Arnould partager avec le diacre saint Étienne, patron de la cathédrale, le privilège exclusif d'une mention spéciale au *Libera* qui suit le *Pater*. Autre trait particulier : cet antique document messin possède une messe pour la fête de saint Remi, au 1^er^ octobre, solennité qui se célébrait à Metz à cette même date dès le VI^e^ siècle, au témoignage de Grégoire de Tours. Le calendrier de l'Église de Metz est très hospitalier, il s'est largement ouvert aux gloires des Églises avoisinantes : témoin le cérémonial de la cathédrale, des XII^e^-XIII^e^ siècles, dont nous trouvons ici une édition complète. Autour de la pléiade des saints évêques de Metz, — une quinzaine ont joui des honneurs du culte officiel dans le diocèse —, on voit se grouper en nombre fort respectable les noms les plus vénérés : saint Sulpice de Bourges, saint Germain de Paris, saint Hilaire de Poitiers, saint Médard de Soissons, saint Vaast, saint Aignan, saint Éloi ; puis des illustrations des pays voisins, saint Servais ou Servatius de Tongres et Maastricht, saint Maximin de Trèves, saint Cunibert de Cologne, saint Willibrord d'Utrecht et

(1) Mgr J.-B. Pelt, *Études sur la cathédrale de Metz. La Liturgie.* I : V^e^-XIII^e^ siècle. Metz, 1937, in-4° de 464 pp.

Echternach. Plusieurs d'entre ces saints évêques étaient titulaires de sanctuaires dans la ville de Metz, et rien n'est intéressant comme de suivre les processions des rogations dont ces différentes églises marquaient les lieux de station. A ces grandes litanies de pénitence, on avait conservé la coutume ancienne de porter les grandes châsses des saints protecteurs de la ville : ce sont encore les documents liturgiques qui nous renseignent amplement sur ce point, et qui permettent de constater la place que tenait le culte des saints dans la vie de la cité messine. Les souvenirs monastiques n'ont pas manqué non plus à ses grandes traditions; les noms de sainte Ségolène et de sainte Glossinde se sont conservés à travers les âges, et l'évêque saint Arnould a été longtemps titulaire de la célèbre abbaye bénédictine dont l'histoire est intimement liée à celle de l'Église de Metz.

L'Alsace compte elle aussi un grand nombre de saints qui sont bien de chez elle, et qui, pour la plupart, ont conservé à travers les siècles leur caractère régional, en ce sens que leur culte n'a guère dépassé les limites de la province; mais là il est resté bien vivant. Ils ont donné leurs noms à une multitude d'églises et d'autels, de fraternités et d'associations, et leur souvenir se retrouve sur les peintures murales et dans les miniatures des manuscrits. L'histoire de leurs actions saintes et des souvenirs qu'ils ont laissés dans la liturgie et dans l'art religieux a été retracée de main de maître et d'une façon définitive par le Dr Joseph Clauss (1).

Hommages à la Sainte Vierge

Le culte rendu à Marie paraît d'abord en Orient aux environs des Lieux Saints, où le souvenir de la Vierge s'est conservé très vivant. Les fêtes instituées en son honneur, sa Nativité, son Annonciation, sa Purification et son Assomption, passent d'Orient à Rome, où elles trouvent déjà établie la mémoire de la Mère de Dieu au jour octave de la fête de Noël. Désormais, la liturgie mariale va se développant, et, de

(1) Dr. J. Clauss, *Die Heiligen des Elsass in ihrem Leben, ihrer Verehrung und ihrer Darstellung in der Kunst.* Dusseldorf, Schwann, 1935. (*Forschungen zur Volkskunde*, t. XVIII-XIX.) Rm. 10.

bonne heure, à l'époque du pape Sergius († 701) les quatre fêtes de Notre-Dame ont leur procession comme celle du 2 février. Partout, ces fêtes se célèbrent solennellement. M. Maurice Vloberg les étudie surtout en France (1). Il s'occupe principalement des dévotions populaires, des usages et des légendes qui se sont greffés sur la liturgie au cours des siècles.

M. Maurice Vloberg, qui s'est signalé déjà dans le domaine de l'iconographie par son ouvrage *La Vierge et l'Enfant dans l'art français*, aborde ce nouveau sujet en artiste et en fin connaisseur; son récit abonde de faits et de détails.

C'est au souvenir de l'Annonciation que nous ramène l'élégant volume de Dom Hugues Lang; avec « l'Ange du Seigneur » il invite ses lecteurs à saluer la Vierge très pure (2) et à célébrer le mystère de l'Incarnation.

On ne saurait trop affirmer, à l'honneur de la Mère de Dieu, qu'elle est le canal des grâces divines. Il n'y a aucune exagération à la nommer la trésorière de l'Église, comme le fait le Dr M.-J. Scheeben dans son opuscule sur Notre-Dame (3) que réédite M. J. Schmitz. L'illustre théologien a répondu victorieusement aux objections qu'on opposait au privilège de Marie; on relit avec grande satisfaction ses affirmations si nettes, et, au lieu d'être ébranlée dans sa confiance, l'âme catholique recourt toujours plus volontiers à « la Mère de la divine grâce ».

Les saints évêques

La fonction providentielle des grands serviteurs de Dieu n'a pas été seulement de travailler à leur sanctification personnelle. Les saints se survivent à eux-mêmes dans leurs exemples, ils continuent à prêcher par les souvenirs qu'ils

(1) Maurice Vloberg, *Les Fêtes de France*. Grenoble, B. Arthaud, 1936. Collection « Art et Paysages », t. IX, gr. in-8° de 240 pp. Nombreuses illustrations.

(2) R. P. Hugo Lang, O. S. B., *Der Engel des Herrn. Neun Betrachtungen über das Geheimnis der Menschwerdung des Herrn*. Munich, Kösel et Pustet, 1936, 108 pp. Rm. 2,20.

(3) Dr. Matth. Jos. Scheeben, *Maria, Schutzherrin der kirche*, herausgeg. von Jos. Schmitz. Paderborn, Schöningh, 1935, 104 pp. Rm. 1,50.

ont laissés. Le culte liturgique qu'on leur rend, aux saints évêques par exemple, n'a pas tant pour but d'exalter leurs vertus individuelles que de rappeler et de célébrer le rôle de leur ministère sacerdotal. C'est l'idée que développe Dom Urbain Bomm, O.S.B., dans son opuscule sur le ministère pastoral chrétien et les saints évêques du moyen âge germanique (1).

Les prélats du moyen âge appparaissent comme les vrais représentants de Dieu, au milieu d'une société que sa foi vive préparait excellemment à reconnaître les traces visibles du surnaturel. Les princes aimaient à recourir à eux et en faisaient volontiers leurs chanceliers. De là l'idée du présent recueil où revivent aux yeux du lecteur quelques-unes des figures les plus vénérables qu'aient connues les âges de foi. On a dû choisir entre beaucoup d'autres : un saint Cunibert de Cologne, un saint Hubert de Maastricht, un saint Otton de Bamberg. Saint Anno de Cologne, une autre célébrité, reparaît ici au double titre d'archevêque et de chancelier de l'empire, et une miniature ancienne le représente entouré des cinq monastères dont il était le fondateur.

Saints Abbés et saints moines

Les documents hagiographiques du moyen âge n'ont pas laissé dans l'oubli ceux que les siècles passés ont considérés comme les bienfaiteurs de la société, les grands saints Abbés de l'Ordre de saint Benoît. Aux notices biographiques que leur ont consacrées leurs contemporains, le R.P. Dom Hilpisch, déjà bien connu pour ses travaux sur l'histoire monastique, a emprunté la matière de son récent opuscule sur la paternité spirituelle chez les saints Abbés des pays allemands (2). Les grandes et célèbres abbayes de Fulda, de Trèves, d'Hirsau, ont dû une grande part de leur renom aux hommes vénérables qui les ont fondées, ou qui les ont illus-

(1) P. Urbanus Bomm, *Im Hirtenamt Christi. Heilige Bischöfe und Kanzler des deutschen Mittelalters*. Paderborn, Schöningh, 1935, 125 pp. Rm. 1,80.

(2) P. Steph. Hilpisch, *Geistliche Vaterschaft. Die heiligen deutschen Abte*. Paderborn, Schöningh, 1935, 135 pp. Rm. 1,80.

trées au cours de leur histoire. Plusieurs villes se sont constituées autour des retraites qu'habitaient ces saints. Mais c'est surtout à l'intérieur des monastères que s'est exercée leur paternité spirituelle; et, pour accomplir les devoirs de leur charge de pasteurs, ils avaient les grâces que leur avait obtenues le rite si intéressant de la bénédiction abbatiale. On retrouve ici traduit le texte de ce cérémonial que conserve le Pontifical romain, et il faut féliciter l'auteur d'avoir attiré l'attention sur l'importance de ce sacramental, où les saints Abbés ont trouvé pour eux-mêmes les moyens de se sanctifier.

Le même Dom St. Hilpisch consacre aux saints moines et solitaires une étude analogue aux précédentes (1), qui utilise de la même façon les documents hagiographiques les plus dignes de foi, rédigés par des contemporains ou par des écrivains bien renseignés. La tradition de Saint-Gall est tout spécialement représentée dans cette galerie de héros de la sainteté, où brillent les noms des deux Notker et de Totilon, à côté du moine de Reichenau, Hermann Contract, l'auteur de l'antienne à Notre-Dame *Alma Redemptoris Mater*, peut-être aussi du *Salve Regina*, qu'une autre tradition très respectable attribue à un évêque du Puy. Quoi qu'il en soit, la physionomie du moine infirme reste des plus attachantes; elle explique bien l'attirance que continuent à exercer sur l'âme des fidèles les souvenirs des saints moines. Chez le fondateur des Chartreux, saint Bruno, c'est, avec plus d'austérité, la même simplicité de vie, le même esprit de foi, le même zèle pour la divine psalmodie. Le culte rendu à ces modèles de perfection chrétienne et religieuse est plus qu'un hommage à leur sainteté personnelle, il est tout à la gloire de la grâce divine qui a opéré en de simples mortels de telles merveilles.

Saintes Abbesses et saintes Reines

Les moines de l'Abbaye de Maria-Laach, qui ont composé ces opuscules, ont eu l'excellente idée d'en emprunter les

(1) P. Steph. Hilpisch, *In Zellen und Klausen. Heilige deutsche Mönche und Einsiedler*. Paderborn, Schöningh, 1936, 119 pp. Rm. 1,80.

éléments aux différents Ordres de la société médiévale, afin de montrer la sainteté réalisée dans tous les états de vie, et mise à la portée de tous. On ne leur fera pas un grief du titre général qu'ils ont donné à leur collection (1). C'est bien « le royaume de la sainteté », et c'est avec plaisir qu'on y voit figurer « les saints allemands » étudiés dans l'histoire, la légende, la liturgie et l'art. Mais les limites données à ce « royaume », on dirait presque à ce « saint empire », s'il faut entendre ainsi le « Heiliges Reich » du titre général, les frontières de ce domaine national sont bien un peu arbitraires. A la rigueur, on comprend que saint Benoît d'Aniane intéresse l'Allemagne, puisqu'il a fondé un monastère près d'Aix-la-Chapelle. Passe encore pour les saints moines suisses de Saint-Gall et de Reichenau, qui étaient de langue allemande. Mais débuter une étude sur les saintes Abbesses d'Allemagne par trois notices sur sainte Gertrude de Nivelles (Belgique), sainte Aldegonde de Maubeuge et sainte Odile d'Alsace, c'est vraiment aller un peu loin dans les délimitations territoriales. Et que dire de cet autre volume de la même série, pourtant si estimable et si bien présentée, où les saintes Reines allemandes comptent dans leurs rangs les gloires les plus pures de notre ancien royaume franc, sainte Clotilde, sainte Radegonde, sainte Bathilde (2)? On reconnaît pourtant que l'Allemagne ignore leur culte, tandis que la France n'a pas cessé d'honorer leur mémoire. Volontiers, après tout, nous prêtons de nos richesses ; mais tout de même, les gens simples doivent être mis en garde contre de pareilles prétentions. L'ouvrage du Dr J. Walterscheid, de Bonn, sur les saints qui ont illustré l'Allemagne aux différentes époques de son histoire, écrit dans un style simple et familier, intéressera vivement tous les esprits sérieux (3).

(1) *Heiliges Reich. Die deutschen Heiligen in Geschichte, Legende, Liturgie, Kunst,* herausgegeben von der Abtei Maria Laach. Paderborn, Schöningh, 1935-1936.

(2) P. Theodor Bogler, *Geistliche Mutterschaft. Die heiligen deutschen Abtissinnen.* Paderborn, Schöningh, 1935, 124 pp. Rm. 1,80. — P. Emman. v. Severus und P. Theodor Bogler, *Rittertum und Frauenehre.* Paderborn, Schöningh, 1935, 168 pp. Rm. 1,80.

(3) Joh. Walterscheid, *Deutsche Heilige. Eine Geschichte des Reiches im Leben deutscher Heiligen.* Munich, Kösel et Pustet, 1935, 480 pp. Rm. 6,20.

Entre tant de pages attachantes, qu'il nous soit permis de signaler celles qui sont consacrées aux mystiques allemands, depuis sainte Mechtilde et sainte Gertrude jusqu'à Catherine Emmerich, en passant par le B[x] Henri Suso et saint Jourdain de Saxe. D'excellentes illustrations relèvent encore l'intérêt d'un ouvrage qui répond bien aux besoins de l'époque.

Fêtes universelles

L'entreprise du R. P. Thurston, S. J., a beaucoup plus d'envergure que les ouvrages signalés ci-dessus, et elle répond elle aussi au désir qu'ont les âmes de notre temps de vivre dans l'intimité de ceux qui « sont arrivés » au terme, après avoir connu toutes les mêmes difficultés. Le R. Père a repris par la base le travail publié au XVIII[e] siècle par Alban Butler, sur les Vies de saints (1), il a refondu totalement les anciennes notices et en a ajouté un grand nombre de nouvelles, en s'attachant, comme son devancier, à l'ordre même du calendrier et du martyrologe pour chaque jour de l'année. Il s'agit donc bien d'une vaste étude hagiographique ayant pour point de départ l'idée du culte rendu au cours du cycle liturgique à tous les saints et bienheureux qui ont illustré l'Église de Dieu, à toutes les époques et en toutes les régions de la chrétienté. Les fêtes universelles ont un intérêt général, mais les simples mentions du calendrier ecclésiastique ont toujours une importance spéciale pour tel ou tel groupement particulier. La note de catholicité de l'Église apparaît là bien nettement dans cette idée de grouper en ses fastes officiels tous ceux de ses enfants qui ont mérité les honneurs du culte, à quelque milieu qu'ils aient appartenu. Les deux volumes récemment parus sont relatifs aux mois de mai et d'octobre. Il faut dire, à la louange du nouveau rédacteur et de ses deux collaborateurs, qu'ils révèlent une connaissance approfondie et détaillée des travaux récents sur l'hagiographie, même de ceux qui n'ont pas de prétentions exclusivement scientifiques. Nous aimons

(1) H. Thurston, *The Lives of the Saints by Alban Butler*. Édition revue et augmentée. Londres, Burns Oates et Washbourne. 9 vol. parus (sur 12) 7 sh. 6 chaque volume.

par exemple à rencontrer, à la suite des lignes consacrées à saint Bernard de Menthon, le nom de notre sympathique Henri Ghéon et la mention de « son très beau drame » où revit si bien la légende ancienne du saint. Les questions de critique historique sont traitées, en appendice à chacune des notices, avec sobriété, mais toujours avec grande précision. Le ton du récit est d'ailleurs inspiré par une égale vénération pour tous ceux qui ont figuré aux annales de la sainteté, qu'il s'agisse d'un saint François d'Assise, d'une sainte Jeanne d'Arc ou d'un saint Édouard le Confesseur. On ne manque pas de faire remarquer, à propos de ce dernier, que, par un privilège à peu près unique en Angleterre, ses restes glorieux sont encore vénérés actuellement à l'endroit même où ils furent déposés au XIII[e] siècle, derrière le maître-autel de l'église abbatiale de Westminster, à Londres. Un cas analogue est signalé pour un saint personnage très populaire en Normandie, le B[x] Thomas Hélye, dont, après bien des vicissitudes, le corps est revenu à Biville, où on l'avait enseveli solennellement en 1257.

Saintes reliques

C'est l'occasion de rappeler le fait que le culte liturgique rendu officiellement aux saints n'épuise pas les hommages que les fidèles aiment à leur offrir. Ce culte lui-même est né généralement autour d'une tombe, que signalaient aux populations chrétiennes les miracles opérés par l'intercession du saint qui résidait ainsi au milieu d'elles. Comme les chrétiens des premiers âges, on continuait à visiter les saints patrons à l'endroit de leur sépulture, on vénérait leurs reliques, on les portait en procession, on multipliait les marques de respect à ceux dont on implorait avec confiance la puissante protection. Les exemples sont nombreux dans l'histoire du moyen âge. Dans sa récente notice sur saint Maximin, évêque de Trèves (1), Dom J. Hau, moine de l'abbaye de Saint-Matthias, en relève un bon nombre qui montrent à quel point le souvenir du saint est resté présent dans l'âme de ses diocésains. Le nom de ce saint prélat rappelle

(1) P. Joh. Hau, *Sankt Maximinus*. Sarrebrück, 1935, 56 pp.

les luttes ariennes du IVe siècle, et le rôle important qu'il a joué dans la défense de la foi à côté de saint Athanase et de saint Osius de Cordoue. C'est ce que le peuple chrétien n'oublie pas. L'opuscule du R. P. Hau est fait pour l'instruction des fidèles ; on n'ose pas dire qu'il se présente d'une façon très scientifique, mais il n'ignore pas la valeur des documents sur lesquels il s'appuie.

D'un caractère bien différent est l'étude de M. Ernst Winheller sur les Vies des saints évêques de Trèves, antérieurs aux temps carolingiens (1). C'est une critique serrée des documents hagiographiques anciens qui ont transmis la mémoire de ces premiers pasteurs de l'Église de Trèves. Le nombre des manuscrits prouve à lui seul la célébrité dont ils ont joui au moyen âge. Les récits de leurs actions et de leurs miracles pouvaient être plus ou moins sujets à caution ; n'importe ! on les lisait et on les copiait, et c'était encore une manière de rendre hommage à leur mémoire et d'honorer leurs reliques. En fait, ces Vies des saints évêques de Trèves sont de rédaction bien postérieure aux époques où ils ont vécu, et leurs auteurs n'avaient pas à leur disposition de renseignements bien précis. Du moins sont-ils des témoins dignes de toute confiance pour les siècles voisins du leur ; ils nous renseignent sur l'histoire de leur diocèse, et très particulièrement sur les honneurs rendus aux saints évêques de leur cité. Ils ont eu eux-mêmes le culte des corps saints qui se conservaient en la ville épiscopale ; il est, de plus, assez vraisemblable qu'ils ont écrit leurs relations hagiographiques pour rendre honneur à ces saintes dépouilles que tout le peuple vénérait.

C'est en Westphalie, en Saxe et en Hollande que nous transporte le souvenir un peu lointain, et cependant toujours présent aux habitants de la ville de Deventer, de saint Lébuin, missionnaire anglo-saxon contemporain et collaborateur du successeur de saint Willibrord à Utrecht, saint Grégoire. Et c'est encore autour de son église et de sa tombe que s'est maintenue toujours vivante la mémoire de ses bienfaits. Il s'est trouvé que Deventer est devenu le siège

(1) Ernst Winheller, *Die Lebensbeschreibungen der vorkarolingischen Bischöfe von Trier*. Bonn, Röhrscheid, 1935 (*Rheinisches Archiv*, 27), 176 pp. Rm. 6.

d'une fervente congrégation de chanoines réguliers, chez qui le culte de saint Lébuin a été fort en honneur. Il semble même que l'un d'entre ces religieux ait été l'auteur d'une Vie très développée, qui ne brille pas par la valeur historique (*Anal. Bolland.*, 1915). Dans son récent travail sur le saint patron de Deventer, M. Ferdinand Hestermann a été bien inspiré de n'utiliser que les sources anciennes qui, de l'aveu des critiques, paraissent avoir interprété les traditions locales du IX^e^ siècle (1). L'ouvrage de M. Hestermann contient un très intéressant chapitre sur les reliques du saint; à la biographie moderne qu'il a négligée, il aurait pu emprunter du moins la note finale qui mentionne les nombreux miracles obtenus près du saint tombeau jusqu'à la fin du XV^e^ siècle.

Actes authentiques des martyrs

Le R. P. Pierre Hanozin a rendu grand service en réunissant une fois de plus les textes principaux des actes des martyrs (2), qu'il a groupés sous des titres divers caractérisant la situation sociale de ceux qui ont versé leur sang pour la foi. L'héroïsme chrétien s'est rencontré dans tous les rangs de la société, sans distinction d'âge ni de sexe. Partout il s'est affirmé avec la même confiance tranquille et une certaine note de joie sereine.

Ces Passions sont surtout une attestation du culte rendu aux martyrs, attendu qu'elles étaient lues à l'église au jour de leur anniversaire : d'où leur nom de « légendes » qui, primitivement, désigne l'histoire vraie d'un saint destinée à la lecture publique en présence des fidèles assemblés. Il y a, du reste, à distinguer d'une part les *Actes*, qui sont la reproduction du procès-verbal dressé au tribunal, et donnant les réponses du martyr aux questions du magistrat : tels les actes de saint Cyprien de Carthage; d'autre part, les *Passions*, qui sont des récits rédigés par des témoins oculaires ou du moins par des contemporains. Le « Martyre de saint

(1) Ferd. Hestermann, *Das heilige Westfalen. Der heilige Lebuin, erster Apostel des alten Hamalandes und Nordwestfalens.* Munster, 1935, 111 pp. Rm. 1,20.

(2) P. Pierre Hanozin, *La geste des Martyrs.* Paris, Desclée, 1935.

Polycarpe » est le plus ancien modèle du genre. Jusque vers le V[e] siècle, ces documents ont gardé l'une ou l'autre de ces deux formes et ils ont conservé des liens très intimes avec le culte liturgique rendu aux martyrs. Les usages de l'Église d'Afrique en particulier l'attestent de la façon la plus formelle.

Il est assez vraisemblable que les Églises d'Asie et de Phrygie lurent aussi dans leurs assemblées liturgiques la lettre célèbre que leur avaient adressée les Églises de Lyon et de Vienne, relativement à l'histoire des martyrs de Lyon de l'an 177. En tout cas, ce document de toute première valeur, qui nous renseigne d'une façon si précise sur l'existence des deux communautés chrétiennes de Lyon et de Vienne dès le II[e] siècle, a contribué fortement à conserver le souvenir des glorieux martyrs et à leur assurer les honneurs liturgiques. Après bien d'autres, M. André Chagny, fort estimé du public lyonnais pour ses conférences sur l'art et l'histoire, donne une nouvelle étude sur ce qu'il appelle si bien « l'aurore sanglante du christianisme en Gaule (1) ». Sans reproduire le texte de la lettre, il la résume et la commente, en conservant toutes les expressions caractéristiques qui communiquent au récit quelque chose de si naturel et de si vivant. Dans son style un peu barbare, le récit contient des pages enthousiastes de la plus belle éloquence.

La Vie de saint Antoine

La Vie de saint Antoine a été l'objet d'une étude très approfondie du R. P. L. von Hertling (2), et, une fois de plus, elle est sortie vengée des inepties qui ont été dites à son sujet. Saint Antoine a trouvé en saint Athanase, qui l'avait connu et avait eu recours à ses bons offices, un biographe uniquement soucieux de faire connaître son héros et d'attirer l'attention de ses contemporains sur les beautés insoupçonnées de la vie des solitaires : ce en quoi il a réussi

(1) André Chagny, *Les martyrs de Lyon de 177*. Étude historique. Préface de M. Germain de Montauzan. Lyon, Vitte, 1936, 102 pp.

(2) Dr. Ludwig v. Hertling, S. J. *Antonius der Einsiedler*. Innsbruck, F. Rauch, 1929, 96 pp. Rm. 4.

au-delà de toute espérance. Les exemples de saint Antoine ont suscité des multitudes d'imitateurs en Occident non moins qu'en Orient. Ses lettres, dont l'auteur revendique l'authenticité, complètent les si précieux enseignements de sa vie; elles sont plus doctrinales, plus intimes aussi, et font mieux connaître le maître de la vie spirituelle. A la lumière de ces documents, l'on comprend que saint Antoine ait exercé une telle influence sur ses disciples et que les générations lui aient voué une si grande vénération.

La Légende dorée

Les fêtes des saints ont elles aussi leurs attestations anciennes dans les œuvres des Pères, et les auteurs du moyen âge y ont puisé largement les traits dont ils ont composé la physionomie des saints personnages. La célèbre *Légende dorée* du dominicain Jacques de Voragine a excellé dans ce genre de mosaïque de textes patristiques et autres, et il a cité généralement ses sources, mais de façon bien incomplète. Assez fréquemment l'on rencontre des citations de saint Ambroise ainsi annoncées : « Ambrosius autem sic ait... » Or, c'est en vain qu'on chercherait ces détails hagiographiques dans les écrits de l'évêque de Milan. Nous devons à la sagacité de Dom André Wilmart de savoir maintenant qu'il s'agit, dans ces passages de la *Légende dorée*, d'emprunts au missel ambrosien de Milan (1), et tout spécialement aux préfaces propres des fêtes du sanctoral. De fait, Jacques de Voragine emploie quelquefois, pour introduire telle ou telle de ses notices, des formules comme celles-ci qui pouvaient mettre sur la voie : « Ambrosius de hac virgine in praefatione sic ait », « Hic exclamat Ambrosius in praefatione dicens. » En suivant l'ordre des chapitres de la *Légende dorée*, D. Wilmart a pu ainsi identifier dix-neuf préfaces ambrosiennes ou milanaises attribuées en bloc à « saint Ambroise ». Dans la pensée de Jacques de Voragine, c'était un moyen commode d'indiquer la source liturgique de ses emprunts. Il ne viendra à l'idée de personne de croire

(1) Dom André Wilmart, O. S. B., *Saint Ambroise et la Légende dorée*, dans *Ephemerides Liturgicae*, mai-juin 1936, pp. 169-206.

que réellement saint Ambroise ait été pour quelque chose dans la rédaction de ces pièces dont plusieurs sont manifestement bien postérieures à son époque. Celles qui sont destinées à des fêtes anciennes, comme celles des saintes Agathe, Cécile, Euphémie, de saint Nazaire, peuvent être considérées comme l'œuvre de clercs milanais qui auront vécu aux VII[e] ou VIII[e] siècles. D'autres pièces anciennes pour sainte Agnès, les saints Jean et Paul, saint Sébastien, se rencontrent aussi chez les gélasiens, ce qui complique un peu le problème des origines. Les influences gallicanes se révèlent aussi, notamment dans la préface de saint Martin. L'ancienne liturgie milanaise s'est trouvée comme à un confluent, où des courants divers se sont mêlés aux éléments particuliers et ont ainsi enrichi le vieux fonds ambrosien qui s'est perpétué à travers les âges, en se recommandant du grand nom de l'évêque de Milan. Les divers centres de la chrétienté se sont ainsi mutuellement communiqué les trésors de leurs antiques traditions. Notre liturgie romaine n'a pas craint de suivre le mouvement en adoptant bon nombre de rites et de formules qu'elle empruntait à des sources étrangères et sanctionnait de son autorité.

Iconographie

C'est au domaine du culte chrétien qu'appartient avant tout l'iconographie des saints, et nous sommes heureux de signaler une étude récente qui peut servir de modèle à tous ceux que leurs loisirs et leurs moyens préparent à des publications de ce genre (1). M. A. Pierrot, bibliothécaire de la ville de Saint-Dié, a pris soin de réunir en un portefeuille luxueusement édité par MM. Braun et C[ie], tous les monuments figurés consacrés à la mémoire du patron de la ville. Saint Déodat, ou saint Dié, est l'un des noms les plus populaires dans la région des Vosges. Il vécut au VII[e] siècle, connut intimement le fondateur de Moyenmoutier, le moine évêque saint Hydulphe; il fonda lui-même, au confluent de la Meurthe et du Robache, un monastère qui dans la suite prit son nom. Comme Hydulphe il avait renoncé à son évê-

(1) G. Baumont et A. Pierrot, *Iconographie de Saint-Dié*. Mulhouse-Dornach, Braun, 1936. In-fol., 17 pp., xlvi planches, 145 fr.

ché de Nevers pour obéir à la voix qui l'appelait à la solitude. Il y mourut saintement en 679, et la légende ne tarda pas à s'emparer de sa mémoire. Sa vie écrite plus tard le fait en particulier passer par des endroits qu'il n'a sans doute jamais visités. Il n'importe, l'iconographie s'est inspirée de ce document et de traditions hagiographiques parallèles pour multiplier les représentations des événements de sa vie et de ses miracles. Vitraux, miniatures, tableaux, ont été tour à tour mis à contribution par les artistes du XIII[e] au XVII[e] siècle. Ce sont les pièces que groupe l'auteur en les rapportant aux divers épisodes narrés par les hagiographes. Une seconde série se rapporte aux monuments plus récents. L'ensemble est impressionnant, non pas tant en raison de l'importance des sujets reproduits dont l'intérêt reste somme toute très limité, mais à cause du soin qu'on a mis à réunir tous les monuments existants et à les reproduire avec toute la netteté possible. C'est d'un fini admirable et d'un bon goût parfait qui ne font pas moins d'honneur à la maison Braun de Mulhouse qu'aux auteurs de l'ouvrage. L'introduction historique due à M. G. Baumont aurait gagné à fournir plus de renseignements sur l'église Notre-Dame de Saint-Dié et son Chapitre cathédral : c'est là que le culte du saint s'est conservé le plus vivace. Quoi qu'il en soit, cette belle publication ne pourra que susciter des imitateurs, et les encourager à demander à l'iconographie tout ce qu'elle peut fournir pour l'histoire de la liturgie de nos différentes provinces.

Les ateliers B. Arthaud, de Grenoble, se sont déjà distingués dans ce genre; comme il a été dit plus haut, ils mettent au service des érudits, comme M. Vloberg, une technique toute voisine de la perfection, qui leur permet de produire des œuvres admirables. Ils ont donné dans leur collection « Art et Paysage » des ouvrages excellents, tels que *La Vierge et l'Enfant dans l'art français*, et ils annoncent d'autres titres analogues. Ce sont des travaux qui resteront et feront honneur à l'heureuse initiative de leurs auteurs.

Dévotions populaires

« Les Fêtes de France », de M. Maurice Vloberg, signalées plus haut pour leur contribution importante à l'histoire du

culte de la Vierge, donnent une vue d'ensemble très intéressante et extrêmement variée sur les manifestations de la piété populaire envers les saints. Telles les démonstrations naïves de joie, quelquefois un peu bruyante, qui se sont traduites par les feux de la Saint-Jean ; telles aussi les processions semi-théâtrales qui se sont greffées sur les cérémonies liturgiques et les ont interprétées à leur manière. Dans sa vénération pour les saints la piété des simples n'a pu s'empêcher d'introduire beaucoup de ses idées, quelque peu enfantines, au travers desquelles, du reste, on aperçoit toujours la pensée religieuse et l'exercice de la prière.

Le peuple allemand possède aussi tout un trésor de traditions séculaires qu'il y a grand intérêt à lui faire mieux comprendre, car c'est le sentiment chrétien qui s'y manifeste, toujours vivant et toujours ingénieux à se traduire en mille usages variés. Il y a là une leçon pour la jeunesse, et c'est elle que s'est appliqué à dégager le professeur Anton Stonner dans son livre sur les coutumes chrétiennes du peuple allemand (1). C'est l'âme populaire qui s'est dite dans ces usages dont l'origine remonte en général à la célébration des fêtes de l'Église. La vie chrétienne, les sacrements, les objets bénits, la fréquentation habituelle des sanctuaires aimés et vénérés ont profondément marqué de leur empreinte les natures simples et loyales des habitants des campagnes et ont entretenu en elles la notion de la vraie poésie religieuse. Les fêtes du calendrier et les solennités des saints les plus populaires ont eu aussi leur part dans cette efflorescence de l'esprit chrétien. Dans les pays rhénans, en Souabe, partout, c'est naturellement le culte de la Vierge qui attire le plus et qui se traduit sous forme de pèlerinages extrêmement fréquentés. Saint Nicolas est fêté par les enfants comme dans tous les pays du nord, mais aussi saint Martin pour qui ils ont grande dévotion, non moins que pour les Rois Mages. Le culte pour les morts et pour leur mémoire s'inspire de l'idée si catholique de la grande famille chrétienne. C'est le sentiment profond de la solidarité de toutes les âmes régénérées dans le sang du Christ, c'est le dogme de la communion des saints dans l'unité de vie surnaturelle

(1) Dr. Anton Stonner, *Die deutsche Volksseele im christlich-deutschen Volksbrauch.* Munich, Kösel et Pustet, 1935, 235 pp. Rm. 4,50.

et d'attachement profond à l'auteur du salut. Le professeur Stonner était mieux préparé que personne à développer cette pensée en la basant sur les faits multiples que son érudition lui a permis de réunir, il a rendu grand service en les mettant à la portée de tous.

Les coutumes populaires se sont aussi laissées souvent influencer par des croyances plus ou moins superstitieuses; il n'y a pas à s'en étonner, les exemples abondent dans les études très serrées de MM. Quasten, Buchner et Hansel sur les puits miraculeux et les sources sacrées qui se rencontrent fréquemment en Allemagne et se réfèrent au culte de tel ou tel saint ou même au souvenir des fonts baptismaux (1). L'usage de boire de l'eau des fontaines sanctifiées par les saints et par leurs reliques, la confiance presque illimitée qu'on a mise en elles comme en de sûrs moyens de guérison, les visites en groupes aux sanctuaires, les prodiges obtenus et relatés dans nombre de légendes, tout cela est connu et se constate à peu près partout. Les païens ont eu des observances semblables, mais, les auteurs de ces savants mémoires le montrent bien, de la similitude de tendances assez naturelles, on ne saurait conclure à la communauté d'origine. Les pratiques chères aux populations chrétiennes d'Allemagne reposent sur la foi au surnaturel et sur la confiance très légitime que l'on met en tous les saints patrons du pays. Mais évidemment il y a grand avantage à se tenir tout près de la liturgie afin qu'elle conserve intact l'esprit chrétien. Car cette liturgie toujours vivante n'est pas seulement pour un nombre restreint d'initiés qui se plaisent à en inventorier les richesses. Elle est pour le peuple chrétien tout entier, et il faut applaudir aux efforts des écrivains qui s'ingénient à la mettre à la portée de tous. C'est à quoi sont consacrés deux opuscules récents du Professeur Linus Bopp, « Le refuge de la liturgie », et « La liturgie modèle de vie » (2). Les deux ouvrages se complètent l'un l'autre. Le premier explique comment la liturgie s'empare du temps et de l'espace pour les sanctifier, le second montre dans la liturgie l'élément

(1) Dr. G. Schreiber, *Volk und Volkstum. Jahrbuch für Volkskunde*, 1. Munich, Kösel et Pustet, 1936, 312 pp.

(2) Linus Bopp, *In liturgischer Geborgenheit.* Fribourg, Herder, 1935, 116 p. — Le même, *Liturgie und Lebensstil.* Herder, 1936, 188 p.

surnaturel qui surélève toutes choses dans la vie ordinaire de tous les jours. Il suffit d'y prêter attention pour constater à quel point l'âme chrétienne est entourée des prévenances et bénédictions divines. Tout est sanctifié par le culte que l'Église rend à Dieu dans sa liturgie, tout ce qui est de la vie de chacun, relations, famille, occupations, métiers, voyages, délassements : tout est animé et spiritualisé par elle. Les choses les plus simples de la vie quotidienne puisent leur profonde signification dans les institutions de l'Église et dans les manifestations du culte. On ne dira jamais trop la place qu'occupent dans nos journées l'autel et le sacrifice, la prière et la grâce, les sacrements et les sacramentaux. A ces richesses divines, les plus pauvres ont accès, la beauté de la vie est pour tous : il suffit de trouver la clef du trésor.

Dom P. DE PUNIET.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN et FILS. — LIGUGÉ (Vienne).